

FIGARO ILLUSTRÉ



L'ÉQUITABLE DES ÉTATS-UNIS

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

FONDÉE EN 1859

H.-B. HYDE, président

ASSURANCES EN COURS : 5 Milliards

Les obligations-Mixtes de l'Équitable, garantissant un revenu annuel de 5 0/0, sont les placements les plus avantageux et les plus sûrs au monde.

FONDS DE GARANTIE (propriété exclusive des assurés) 1.227.000.000 Fr.

EXCÉDENT DE RÉSERVES (bénéfices, propriété des assurés) 261.000.000 Fr.
(Aucune autre Compagnie d'Assurance-Vie au monde ne possède un excédent aussi important.)

ASSURANCES NOUVELLES RÉALISÉES EN 1897 813.000.000 Fr.

PLACEMENTS EN EUROPE (immeubles et dépôts permanents) 65.000.000 Fr.

DIRECTION GÉNÉRALE FRANÇAISE :
Dans les Immeubles de la Compagnie,

36 & 36^{bis} Avenue de l'Opéra
PARIS



« Pas pour UN JOUR, mais pour TOUJOURS »



AVANT DE FAIRE AUCUN ACHAT

En VÊTEMENTS
En CHAUSSURES



En CHAPEAUX
En LINGERIES

Demandez le Catalogue

Compagnie Coloniale CHOCOLATS & THÉ DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT GÉNÉRAL : 19, Avenue de l'Opéra, PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE NÉERLANDAISE

Opérant en France depuis 1884

ASSURANCES SUR LA VIE. — RENTES VIAGÈRES

DIRECTION FRANÇAISE : 26, Avenue de l'Opéra, PARIS

Banquier de la Compagnie : LE CREDIT LYONNAIS (bureau de Paris), à PARIS

COMPARAISON DES TARIFS. — Extrait du Tarif général contenant 35 combinaisons

AGE	1 ^{re} NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES	AGE	1 ^{re} NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES	AGE	1 ^{re} NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES
30 ans	307 "	377 "	30 ans	452 "	514 "	60 ans	94 90	84 "
35 —	347 "	414 "	35 —	460 "	528 "	70 —	134 90	118 30

Vie entière, 20 primes avec participation
Prime annuelle pour assurer un capital de 10,000 francs

Mixte, 20 ans avec participation
Prime annuelle pour assurer un capital de 10,000 francs.

Rentes immédiates pour 1,000 francs versés sur une tête, payables trimestriellement.

LA MUTUAL LIFE

Compagnie d'Assurances sur la Vie Rentes Viagères

LA PLUS RICHE ET LA PLUS IMPORTANTE DU MONDE

Possède plus de garanties. — Fait plus d'affaires nouvelles. — Possède plus d'assurances en cours. — Encaisse plus de primes que toute autre Compagnie au monde.

Distribue les plus FORTS BÉNÉFICES aux Assurés

A déjà **PAYÉ** aux assurés ou accumulé à leur profit **3 milliards 480 millions** de francs

Soit **UN MILLIARD DE PLUS QUE TOUTE AUTRE COMPAGNIE AU MONDE**

Direction générale française : 20, BOULEVARD MONTMARTRE (angle de la Rue Drouot), PARIS.



Objets
de Table
de Cuisine
de Toilette &c.



Racahout Delangrenier

Ayuntamiento de Madrid

Uniquement composé des végétaux les plus sains et fortifiant, le véritable Racahout est un aliment par excellence des enfants, des convalescents, des personnes âgées ou délicates de l'estomac ou des intestins.

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE

Au *Figaro*, 26, Rue Drouot.

Avril 1898

DIRECTION ET RÉDACTION

24, Boulevard des Capucines.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*

Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE

Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS

Du *Figaro* quotidien.

Numéro Spécial



LA TUNISIE



Numéro Spécial

LA TUNISIE : le Sol et le Passé; les Berbères; Carthage — les Romains; la France.

LA COLONISATION. — COMMENT ON DEVIENT PROPRIÉTAIRE. — LES TRAVAUX PUBLICS.

QUARANTE-QUATRE ILLUSTRATIONS, LA PLUPART EN COULEURS :

Vues de Tunisie, photographies de monuments et de travaux

publics, photographies instantanées d'exploitations agricoles, types indigènes, etc.

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

AVANT LA FANTASIA.
CAVALIERS BERBÈRES.

COUVERTURE :

FEMME MAURESQUE.



Cliché Soler.

LA PORTE DE FRANCE A TUNIS

X.12.



L'AMPHITHÉÂTRE DE EL-DJEM

LA TUNISIE

LE SOL ET LE PASSÉ

L'AFRIQUE est un immense réservoir d'hommes et de richesses; mais elle a gardé son secret pendant des milliers d'années. Des dieux jaloux semblaient en défendre les bords et prendre plaisir à perdre les conquérants dans un dédale d'obstacles naturels. La véritable divinité africaine, c'est une Isis voilée.

De nos jours, Isis a parlé; nous comprenons mieux les causes de ce long silence.

« Tandis que la plupart des grands continents se sont constitués autour d'une arête ou d'une échine centrale, dit M. G. Hannotaux dans *Le Partage de l'Afrique*, en Afrique l'arête, au lieu de s'élever au centre comme le faite d'un toit, entoure le continent comme une ceinture, cernant un plateau intérieur, immense et isolé. »

L'Afrique du nord, tout illuminée qu'elle paraît par les reflets de l'Europe et baignée dans l'azur éclatant de la Méditerranée, a cependant la même physionomie revêche. Depuis l'extrémité du Maroc jusqu'au massif de Kroumirie, l'Atlas forme une muraille presque continue; et si les rives de l'ancienne Lybie sont moins escarpées, elles ne sont guère plus hospitalières.

Toutefois, l'antiquité la plus vénérable avait déchiré le voile en deux endroits, ouvert deux brèches inégalement profondes dans cette massive charpente : en Egypte, d'abord, le long de cette étroite vallée à laquelle les eaux du Nil prêtent, entre des bornes immuables, un éternel rajeunissement; — puis, dans l'angle formé par la Tunisie actuelle : terre de limites plus incertaines, de nom plus variable et de fortune plus diverse, parce que le dessein de la nature, moins ferme à l'origine, s'est accompli ou effacé suivant que l'homme lui donnait ou

lui refusait son concours. Elle a connu des périodes lumineuses suivies de longues éclipses. Mais la civilisation qu'elle a enfantée a été, par moments, tout aussi riche et plus variée, plus vivante, plus européenne que celle de la vieille Egypte.

* * *

Entrés par l'Algérie, nous n'avons vu d'abord, dans l'ancienne province d'Afrique, qu'un prolongement de l'Algérie. C'était une erreur d'optique. La Tunisie diffère essentiellement des provinces voisines. Elle est la solution de continuité du massif algérien, le défaut de la cuirasse, le point sensible où l'Europe a pu enfoncer son coin dans le bloc africain.

Chose étrange! depuis des centaines d'années, des millions

de Français apprennent par cœur les guerres puniques et dissertent sur le grand duel de Carthage et de Rome; mais, jusqu'à une époque récente, ils n'avaient pas tiré la leçon des événements. Ils se contentaient de répéter, d'après les manuels, que Rome et Carthage se sont disputé « l'empire des mers ». Comme si les Romains, ces laboureurs au front têt, se souciaient d'autre chose que de belle et bonne terre! Ils se sont battus pour la Sicile d'abord, et puis pour ce morceau d'Afrique dont ils connaissaient tout le prix, sachant assurément que Carthage n'avait pas poussé là par hasard, et qu'il y

avait des racines à sa prospérité. Nous, au contraire, aussi valeureux, mais presque aussi aveugles que les Croisés du moyen âge, nous avons d'abord donné de la tête au plus épais de l'Atlas, prenant l'obstacle de front, laissant aux insurrections le choix du terrain, prodiguant sans compter notre sang et notre or; et c'est hier seulement que, mettant à profit les enseignements du *De Viris*, nous avons fini par où les anciens avaient



LE TEMPLE DE SBEITLA

commencé, c'est-à-dire par un mouvement tournant très simple qui prend à revers l'Atlas et ses populations belliqueuses.

Lorsqu'en 1881 nos colonnes occupèrent pacifiquement la

Tunisie, l'intérieur du pays ne différait pas sensiblement de ce qu'il devait être, au temps où les légions de Marius poursuivaient Jugurtha jusque dans les sables de Gafsa. C'était tou-



LES RUINES DU BARDO, A TUNIS

jours le sol peu peuplé, inégalement arrosé, mais facilement accessible que Salluste décrit en petites phrases courtes et malveillantes, comme il convient à un bel esprit de Rome qui s'ennuie dans son proconsulat d'Afrique.

L'Atlas, ici, cesse d'être une muraille. Il n'y a plus ni chaîne continue, ni hauts plateaux monotones comme en Algérie. La montagne se disloque, s'humanise, se fond avec la plaine ou forme des hauteurs isolées, qui s'élèvent de distance en distance sur un terrain parfaitement plat. Telles ces collines au noble profil, aux pentes complaisantes, que les peintres de l'école classique mettent dans les fonds de tableaux. Et réellement, ces belles vallées du centre, avec leurs larges perspectives, leur lumière douce, leur ciel tempéré, l'encadrement harmonieux de leurs horizons bleuâtres, semblent des tableaux auxquels il ne manque que la vie. On dirait l'œuvre inachevée d'un Claude Lorrain qui aurait oublié les personnages et les « fabriques ».

Cette disposition du sol produit une extrême variété d'aspects et de climats. Ce qui subsiste des derniers contreforts de l'Atlas forment autant d'écrans successifs qui abritent le pays contre les vents du nord-ouest. Sur le premier écran, au bord de la mer, on a des forêts aussi touffues, aussi belles que la forêt de Fontainebleau, et sur le second ou le troisième, tantôt les bois clairs et résineux des pins d'Alep, tantôt la simple brousse des pays d'Orient, tantôt l'aspect dénudé des montagnes de Grèce ou d'Asie Mineure. Naturellement le régime des

vallées change selon que les pluies s'arrêtent ou passent sur les écrans interposés. Lorsque le vent d'hiver souffle du nord-ouest, les vallées voisines de la mer sont aussi bien arrosées que nos vallées de France. Celles de l'intérieur attendent que les premières aient bu et vivent de leurs restes. Mais il arrive aussi, — cette année par exemple, — que les pluies commencent par le sud-est, c'est-à-dire qu'elles prennent les écrans à revers ; alors l'arrosage est bien amorcé ; le pays tout entier boit cette rosée bienfaisante qui disparaît en un clin d'œil comme un

verre d'eau dans un gosier desséché. En quelques jours, des plaines naguère arides s'habillent de verdure. Bien avisé le cultivateur qui aura fendu à temps le sol desséché et retenu l'eau fugitive dans des labours profonds !

La dislocation des montagnes produit encore des effets inattendus dont la prévoyance humaine peut tirer parti. Tandis qu'ailleurs, en Algérie par exemple, le système change brusquement et l'on passe sans transition de la zone fertile du littoral à la zone aride, ici le relief plus inégal du sol détermine, au cœur du même pays, des points de chute d'eau presque aussi abondants



MOTIF DÉCORATIF AU BARDO

que sur la côte ; de sorte qu'après avoir traversé une vallée du Péloponèse tapissée de lentisques et de lauriers-roses, on se trouve tout à coup transporté dans les Cévennes ou dans la Limagne. C'est le cas du plateau de Maktar, dont le climat pluvieux alimente toutes les sources du centre.

Il est humiliant de penser que cette découverte est, pour nous, plus récente que celle du Fouta-Djallon. Ce qui peut nous consoler, c'est que Salluste ne l'avait pas faite.

Nous étions naturellement beaucoup mieux renseignés sur

les avantages maritimes du pays, car ils sautent aux yeux. La rupture du système de l'Atlas se reproduit exactement sur la côte qui, au lieu d'opposer au navigateur un rempart continu et presque sans abri, se découpe en golées profonds,



FAÇADE DU CAPITOLE DE DOUGGA

comme à Bizerte et à Carthage; en vastes lagunes, comme à Tunis, puis au delà du cap Bon s'infléchit brusquement vers le sud, offrant quelques mouillages naturels excellents, tels que celui de Sfax, ou des rades susceptibles d'être aménagées de main d'homme telles que celles de Sousse et même celle de Mehdiya, dont plusieurs dynasties arabes firent leur capitale.

Le pays présente ainsi un vaste front de mer très supérieur à l'importance de son territoire, et on peut dire que ce phénomène est absolument unique en Afrique. Il donne à la Régence un avantage marqué sur l'Egypte elle-même, qui n'a

qu'un seul débouché sur la mer, et une grande ressemblance avec le rivage d'Europe. Il existe, du reste, une preuve palpable de l'influence bienfaisante des côtes : tandis qu'à l'intérieur du pays, des causes historiques trop connues amenaient la décadence agricole et le dépeuplement, à Sousse et à Sfax, les hommes sont nombreux et la terre est riche.

Voilà donc une contrée vaste, bien ouverte, souffrant parfois de la sécheresse, dotée d'un climat inégal, mais sain et tempéré, fertile en ressources, apte à réparer, en quelques heures, les maux d'une longue attente, grâce aux caprices d'un ciel qui la dédommage de son avarice par de brusques re-

tours de faveur. Que peut-on en faire ? ou plutôt qu'en a-t-on fait ? Car nous ne sommes point ici en Australie ou au Congo. Nous avons eu des devanciers, tantôt obscurs et tantôt illustres.

LES BERBÈRES

Avant l'apparition des grands fondateurs, le terrain a d'abord été déblayé par une race moins fameuse, mais très résistante car elle subsiste encore, alors que tous ses vainqueurs ont successivement disparu : ce sont les Berbères, peuple attachant et singulier, mais difficile à caractériser. Est-il nomade ou sédentaire ? sauvage ou civilisé ? Il peut être, à quelques lieues de distance, l'un ou l'autre : Berbères, les Kabyles laborieux de l'Algérie ; Berbères, les Touaregs du désert ; Berbères, les marins

des îles Kerkenna, ou les paisibles jardiniers de Sfax et de Djerba. L'histoire nous les montre indisciplinés, pillards, travaillés par de continuelles dissensions. Mais l'histoire nous les montre aussi capables d'application, de méthode, et quelquefois plus intelligents que leurs maîtres. Ils sont partout. Ils forment le fonds et le tréfonds du pays.

J'ai lu souvent d'ingénieuses déductions sur l'ancienne civilisation des Berbères. Le mieux est d'aller la chercher sur place, là où elle subsiste intacte, à l'abri de tous les changements. Dans le cirque de montagnes qui entoure le golfe de Gabès, ils ont toujours vécu libres, et personne n'est venu les déranger. De loin, on n'aperçoit que des pentes jaunâtres et des rocs sourcilleux. Regardez bien, ils sont là. Où ? Peut-être sous vos pieds. Un filet de fumée qui sort de terre trahit un gîte souterrain. Ce grand trou carré qui fait reculer notre cheval est un



LA GRANDE MOSQUÉE DE KAIROUAN

patio, et si vous vous penchez, vous verrez les voiles bleus des femmes, les vêtements poudreux des hommes, presque toujours un chameau ou un âne accroupi. Vous descendez par une allée en pente douce : ce terrier contient des chambres habitables. Vos yeux accoutumés à l'obscurité discernent des niches creusées dans les parois, quelques ustensiles de ménage, les instruments d'une toilette sommaire, un miroir minuscule, camelote européenne, qui a remplacé le bibelot carthaginois ou romain.

Où sont-ils encore ? Sortez et levez la tête, regardez où planent les vautours. Quoi ! sur ces aiguilles de calcaire ? dans ces éboulis gigantesques ? Oui, sur cette teinte uniforme, au milieu des blocs tourmentés, vous distinguez peu à peu le travail humain ; des entassements méthodiques, des citadelles paradoxales, des châteaux forts prodigieux, toute une floraison de villages à l'extrémité des cimes. En approchant, vous voyez se mouvoir, parmi les pierres grises, d'autres formes grises qui marchent. Ce sont eux. Comme les animaux primitifs, ils ont pris la couleur du sol. Approchez encore : l'apparition d'un Européen a remué la fourmilière. Ils se rassemblent sur leurs terrasses ou sur le seuil des ruelles escarpées. Drapés à l'antique dans leur toge de grosse laine, ils semblent des statues animées. C'est de l'archéologie vivante. De près, la forteresse est grossière et le gîte misérable, mais l'ensemble a grand air. Eux-mêmes, sous le hâle et sous la crasse, sont, à leur manière, des

gentilshommes, n'ayant jusqu'ici subi d'autre loi que la leur.

Si maintenant vous poussez votre pointe, vous découvrirez, sous cette sauvagerie, tout un réseau de fédérations locales, aux relations compliquées. On vous montrera avec orgueil les greniers en forme d'alvéoles où les nomades entassent la récolte hâtive, à l'abri d'un coup de main. Eux-mêmes préfèrent vivre sous la tente. Mais toute une population vassale et sédentaire, groupée autour du grenier fortifié, monte la garde et fait la corvée. Ainsi, derrière ces remparts de boue, une féodalité en haillons perpétue l'existence fière et libre, sans passé comme sans lendemain, qui s'étendait à toute la *Berberie*, avant l'entrée en scène des nations policées.

CARTHAGE — LES ROMAINS

Avec Carthage commence l'exploitation méthodique du pays. Ce qui distingue ces marchands célèbres de tous ceux qui ont écumé la Méditerranée, c'est qu'à l'exemple de Venise ou de l'Angleterre, ils trafiquaient l'épée au côté. Ils avaient une politique, une armée, une grande marine de commerce et de guerre. Le choix de leur capitale les montre aussi hardis marins que méfiants et circonspects envers les populations de l'intérieur. Quel enseignement que la comparaison de Carthage avec Tunis ! Carthage, au fond d'une rade foraine, brave l'insulte qui vient du large, et, au lieu de masquer son port, le taille en



PANORAMA

pleine mer. Mais, campée sur le sol d'Afrique, elle se protège contre les habitants du pays par une triple ceinture de collines, de marais et d'eau salée. Tunis domine les routes de terre; mais, du côté de la mer, elle est timide, irrésolue. Elle se blottit derrière un lac sans profondeur, inaccessible aux vaisseaux de haut bord. C'est un repaire de pirates qui n'osent affronter l'ennemi en face.

Certainement, tout ce que peuvent faire la politique et le commerce pour susciter, grouper et exploiter les forces vives d'une contrée, les Carthaginois le firent. Mais la politique et le commerce sont des puissances d'organisation qui tirent le meilleur

leur parti possible de ce qui existe: ce ne sont pas des puissances créatrices, du moins par elles-mêmes. S'il est difficile de reconstituer une civilisation aussi complètement abolie, l'exemple tout récent de Venise nous montre comment un peuple supérieur peut remplir ses palais de richesses et le monde du bruit de ses armes sans repêtrer le sol qu'il épuise en le dominant. Encore Venise a-t-elle été créatrice dans le domaine de l'art, tandis que les Carthaginois n'ont rien inventé. Les monuments puniques, ou les objets que l'on trouve dans les tombes, ne sont le plus souvent que la reproduction grossière de motifs égyptiens, grecs ou assyriens. En fait de colonisation, on rencontre leurs traces assez loin dans l'intérieur; mais le plus souvent des inscriptions bilingues montrent que les Carthaginois se sont avancés derrière les légions romaines et que, vaincus, ils étendirent leur trafic à l'abri des aigles.

Ce fut le génie romain qui, s'emparant de ce coin du globe, le marqua d'une empreinte ineffaçable: génie non seulement politique et guerrier, mais administrateur, restaurateur, et, dans le domaine économique, inventeur. Il est vrai que les Romains eurent le temps pour auxiliaire: en Afrique, leur domination ne dura



PANORAMA



DE TUNIS

pas moins de sept cents ans, si l'on excepte l'intermède vandale qui ne changea rien au fond des choses et fut plus funeste à l'Italie qu'à l'Afrique, où ces grands pillards revenaient digérer leur proie.

La domination byzantine qui suivit ne fut que la continuation de Rome. Dans son œuvre plus hâtive, Byzance se servit des mêmes matériaux; et de même qu'elle bâtissait ses citadelles improvisées avec les débris des temples et des arcs de triomphe, de même elle ne faisait qu'adapter aux nécessités du moment la tactique, l'administration, l'agronomie des Romains.

Pendant cet intervalle de sept siècles, l'histoire est pleine, il est vrai, du récit des insurrections, de révolutions de prétoire ou de palais, de batailles sanglantes, de villes prises d'assaut. C'est ainsi, du moins, que nous l'avons apprise, car on a longtemps considéré l'histoire comme une tragédie continue où les massacres mémorables et les grands conflits étaient seuls dignes d'être racontés. Ni Salluste, ni Tacite, ni Procope n'auraient abaissé leur plume à noter la construction d'un aqueduc ou la plantation des oliviers. Heureusement les monuments sont là. Ils témoignent hautement qu'au milieu de ces orages, dont plusieurs ne dépassaient pas les limites d'une insurrection algérienne, la province d'Afrique, Proconsulaire ou Byzacène,

semait, plantait et récoltait assez paisiblement. C'est en plein empire, à l'époque des Antonins et des Sévères, que la province atteint son apogée. Les frontons des temples rendent encore hommage au très pieux empereur Marc-Aurèle. Les gradins des théâtres s'élèvent en demi-cercle sur le flanc des collines, en face d'un horizon plus beau que tous les décors artificiels, et la scène, ornée de son portique, pourrait entendre demain la voix des acteurs tragiques. L'arête vive et la courbe des arcs mettent une image de force, d'ordre et de régularité à côté des pauvres gourbis arabes. Les inscriptions votives, les dédicaces, gravées profondément dans le marbre, perpétuent le souvenir d'un homme ou d'une cité, sur ce sol mouvant où depuis douze cents ans les générations insouciantes n'écrivent plus que sur le sable.

Le profil géométrique et les arches régulières des aqueducs rachètent encore des pentes où les eaux coulent maintenant au hasard, et leurs assises ébranlées, leur blocage béant, affirment, jusque dans la ruine, la persistance de la volonté tenace du peuple-roi. Au milieu d'un pays désert se dresse un amphithéâtre géant, colisée abandonnée (page 62), paradoxe de la solitude. Sa couronne altière s'aperçoit à d'énormes distances. C'est un témoin qui marque de toute sa hauteur, au-dessus de quel-



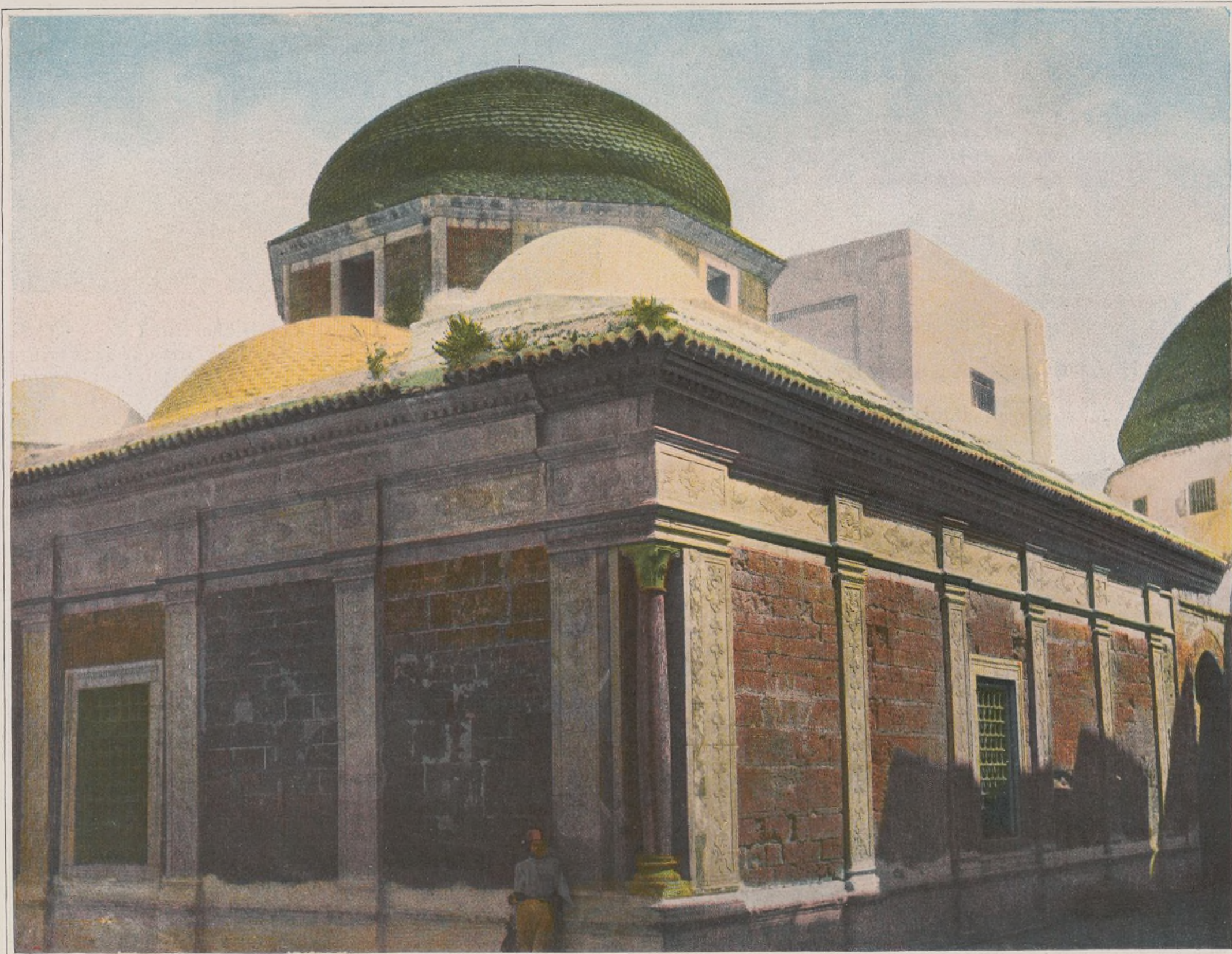
DE TUNIS

ques cabanes rampantes, le niveau des civilisations disparues. Il a fallu jadis y entrer par la brèche, comme dans une citadelle. Cette coupe immense, débordant autrefois de mouvement et de bruit, est aujourd'hui silencieuse, et les chèvres broutent l'herbe qui recouvre ses gradins.

Dans des vallées qui semblent rasées par une destruction systématique, et où l'on n'aperçoit que la silhouette chétive et lointaine d'une troupe de chameaux, on rencontre, à chaque étape, les restes de villes populeuses, avec leurs thermes, leurs basiliques, leur voie triomphale, les rues encore visibles, les chambranles des portes encore debout, réponse éloquentes à la paresse humaine qui allègue la stérilité du sol ; et, dans la campagne nue, les anciens pressoirs, pareils aux pierres levées d'un cimetière druidique, perpétuent la mémoire de la prospérité morte. Et ce qu'on voit à la surface n'est rien à côté de ce que la terre recèle : à chaque instant, la pioche sonne le creux, et des villes souterraines se révèlent avec le même cachet de grandeur

et de durée. Ce sont d'immenses citernes, hautes comme des cathédrales : parfois tout un village grouille dans les entrailles du monstre ; ou bien, sous la culture sommaire, semée de cailloux et de ronces, la pelle du fellah met au jour le pavé en mosaïque d'une ancienne villa. Un peu d'eau jetée sur cette poussière fait revivre soudain la fraîche corolle des fleurs, le plumage étincelant des oiseaux, le corps glorieux d'un héros.

L'originalité des Romains n'est pas d'avoir profité des dons de la nature là où ils s'offraient d'eux-mêmes : ce qu'ils ont fait dans le nord, sous un ciel assez semblable à celui d'Europe, ne diffère pas sensiblement de la Gaule romaine ou de l'Illyrie ; et d'ailleurs, ils étaient guidés par les traces des Phéniciens, que leur civilisation a recouvertes. C'est au centre et au sud, dans ce qu'on appelait la Byzacène, qu'ils ont été réellement créateurs : là, dit très justement M. Gauckler, « rien n'existait avant eux. Ils ont trouvé un pays désert, ils l'ont trans-



LE TOMBEAU DES BEYS A TUNIS

formé en une vaste ferme ; après eux, le désert a reparu. Tout ce pays est à eux, rien qu'à eux ; c'est leur domaine propre ».

Et cette colonisation d'un sol réputé stérile repose sur la formule la plus simple : c'est que l'olivier prospère là où le blé meurt, parce que ses racines profondes vont chercher dans le sable la fraîcheur latente. Or l'huile était à peu près le beurre de l'antiquité. Ces immenses espaces vides se sont donc couverts peu à peu d'une forêt continue d'oliviers qui allait sans interruption de Sfax à Tebessa. M. Paul Bourde a démontré le fait dans un opuscule d'une force probante invincible ; et, du même coup, les villes mortes, les moulins abandonnés, les colisées silencieuses, tout ce passé presque inexplicable a été éclairé d'une lumière subite.

L'autre chef-d'œuvre des Romains, c'est l'aménagement des eaux. « Ciel et terre pauvres en eau », dit Salluste. « Pendant cinq mois de l'année, il ne pleut nulle part, même dans le nord trop arrosé en hiver, dit encore M. Gauckler. En toute saison, dans le sud, il ne pleut pas assez. Partout l'eau fait défaut pendant une partie de l'année, et le résultat de cette disette, c'est la stérilité, la mort. »

Recueillir, conserver, diriger, purifier l'eau bienfaisante, s'en montrer avide et avare, et l'empêcher, s'il se peut, d'aller se perdre dans la mer, « combattre les excès d'un régime essen-

tiellement torrentiel », tel est le problème que les Romains ont poursuivi et résolu pendant sept siècles. L'eau qui tombe des toits, l'eau qui glisse à la surface de la terre, l'eau qui bouillonne pendant quelques heures dans les oueds, l'eau qui filtre doucement sous les herbes, ils ont tout gardé, capté, décanté dans leurs citernes à compartiments, contenu dans leurs barrages, recueilli en cascades le long des gradins cultivés, conduit par l'irrigation, évacué par le drainage, porté au loin sur leurs aqueducs. Ils ont employé tantôt la douceur et tantôt la violence ; ici des canaux sinueux et subtils, là de massifs barrages, avec de telles ressources que, si l'on en excepte l'usage plus étendu du siphon, l'art de nos ingénieurs ne saurait aller plus loin, et que sur certains points, pour l'aménagement des citernes par exemple, il est certainement dépassé. Ils aimaient l'eau comme un peuple méridional sait l'aimer. Quand, par hasard, dans ce pays sec, elle jaillissait spontanément du sol, ils étaient saisis d'un sentiment d'adoration que nous avons de la peine à comprendre, nous autres gens du nord, gorgés d'humidité. Leur industrie éclatait alors en hymne de joie, florissait en statues élégantes, se jouait dans les bassins de marbre, et là où nos ingénieurs se bornent à poser un robinet, ils traçaient comme à Zaghouan l'ellipse gracieuse d'un temple des eaux : culte aimable, bien supérieur aux formules géométriques dans laquelle nous emprisonnons la nature, car il enseignait, par



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1898 by Jean Roussad, Manzi, Joyant & Co.

AVANT LA FANTASIA

Typographie GOUPI, Paris.

Ayuntamiento de Madrid

FIGARO ILLUSTRÉ, 1898.

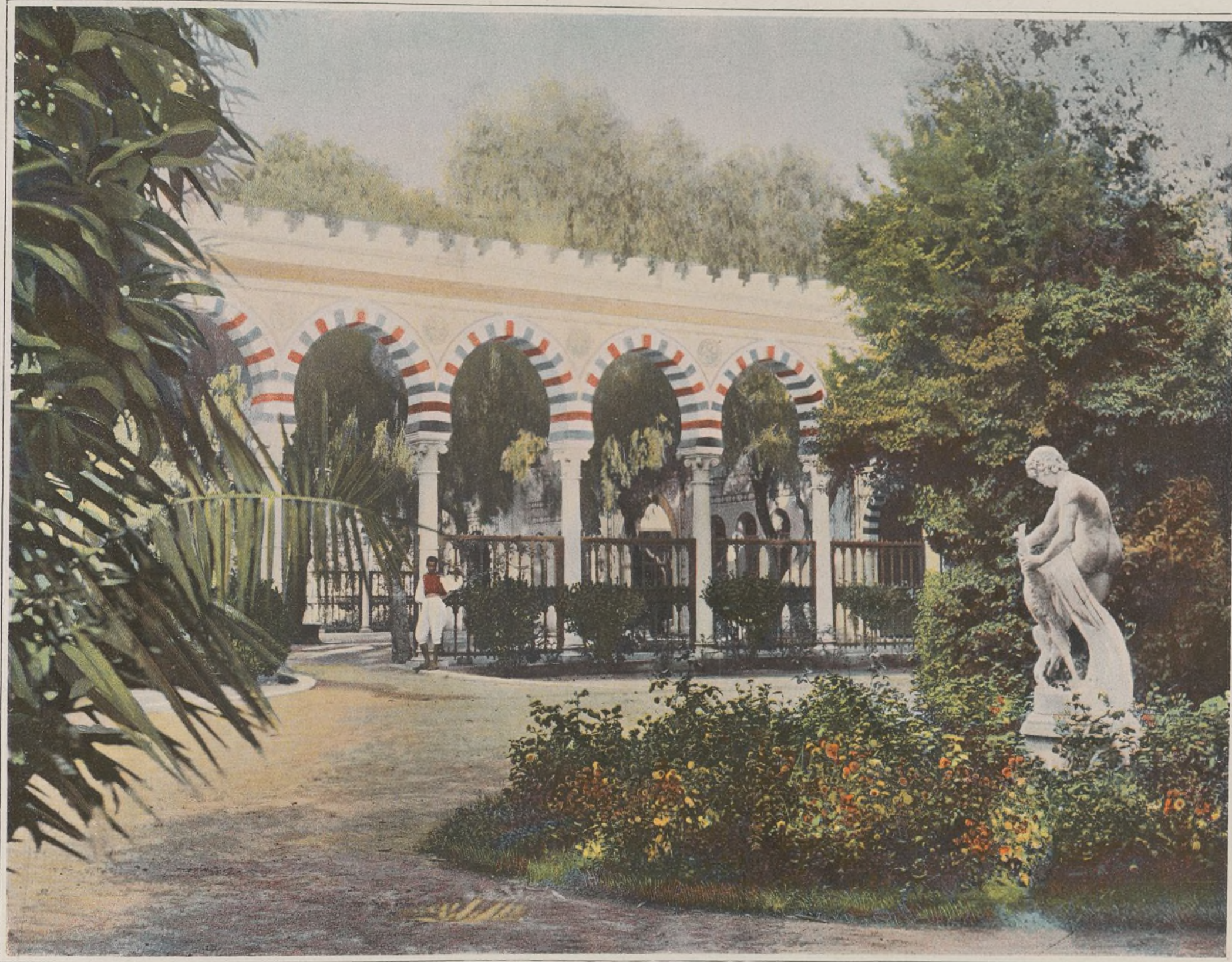
un symbole transparent, le respect de la divinité mobile qui tient entre ses mains la prospérité de l'Afrique et le prix de ses faveurs capricieuses.

L'ISLAM

Douze siècles nous séparent, en Tunisie, de la civilisation romaine, et tandis que, sur le sol d'Europe, les changements ont été insensibles, de sorte que l'on peut lire l'âge des nations sur les monuments accumulés, comme on déchiffre l'âge du globe sur une formation géologique, ici, entre le passé et le présent, la rupture est complète. La conquête musulmane a fait le vide dans cette partie de l'Afrique à peu près comme en Asie Mineure et cela pour les mêmes raisons : dans un climat variable et sur un sol inégalement fertile, la civilisation ne se maintient qu'à force d'art, de culture et de soin.

Ce ne sont point ici les pampas de l'Amérique ou la prairie indienne : c'est un jardin qui demande un entretien continu. Or, la grande fédération musulmane est indulgente aux nomades, et les nomades sont de médiocres jardiniers.

En même temps, l'orientation de la Tunisie a été changée. Jusque-là, tous ses vainqueurs arrivaient par mer et chacun d'eux apportait avec lui un peu de cette civilisation ingénieuse qui pousse sur les bords de la Méditerranée. L'Islam venait du fond de l'Arabie, en contournant le golfe de Gabès. Le couloir peu étendu qui s'ouvre entre le golfe et les montagnes voisines, cette contrée pauvre et sèche, jusque-là dédaignée, devient tout à coup un des grands chemins du monde : c'est le lit du torrent qui, pendant quatre ou cinq siècles, se déverse du sud au nord et de l'orient à l'occident. Dans cet entonnoir s'engouffre la première poussée du flot ; puis le flot, par ondes successives,



LA MARSÀ, PALAIS DE LA RÉSIDENCE GÉNÉRALE

déborde jusqu'en Espagne et jusqu'à Poitiers. Tant qu'il a pu couler vers l'ouest, la Tunisie n'a pas trop souffert. Elle a même connu des périodes de prospérité, par exemple au ^x^e siècle sous les Fatémides. Mais quand l'Islam s'arrête devant l'effort contraire des nations chrétiennes, quant les Maures, renonçant à conquérir l'Europe, se fixent décidément en Espagne, alors la route est barrée pour les nouveaux venus ; le reflux commence et la Tunisie en ressent cruellement les effets : c'est ce qui explique le caractère destructeur de l'invasion des Beni-Hilal et des Beni-Soleim au ^x^e siècle. Ces tribus nomades, dont l'Egypte cherchait à se débarrasser, s'abattirent sur la Tunisie comme une nuée de sauterelles, et, au lieu de continuer leur route vers l'ouest, elles se répandirent du sud au nord. En un instant tout fut dévoré.

Rien, en effet, ne pouvait être plus funeste au pays qu'un barbare venant du sud. Au lieu de lui opposer son front de mer et de le retenir dans cette contrée florissante qui avait si vite amolli les Vandales, l'ancienne province romaine était attaquée par son sol le moins fertile, par ses cultures les plus fragiles. L'invasion des nomades opère comme un retour offensif des sables du Sahara qui recouvrent et ensevelissent peu à peu l'oasis laborieusement conquise. Qui veut se faire une image exacte du fléau n'a qu'à visiter les oasis mutilées du Neftaoua. Sur cette limite du Sahara, ce ne sont que sources aveuglées, canaux comblés, palmiers épars, restes lamentables de cultures abandonnées : il fallait lutter à la fois contre la nature et les

Touaregs, c'était trop à la fois. De même, dans la Tunisie tout entière, la barbarie des peuples pasteurs a coupé les arbres, comblé les citernes, remplacé la haute prévoyance par la vie au jour le jour : véritable revanche de l'Afrique indomptée sur la culture européenne. Cette œuvre de dévastation fut secondée peut-être par les instincts d'anarchie qui sommeillaient dans le sein de la race berbère. Du moins cette race, qui supportait mal la paix romaine, se laissa-t-elle rapidement envelopper dans les liens peu gênants de l'Islam, après un essai de résistance aussi destructif que la conquête elle-même. Depuis lors, elle s'est si bien pliée aux mœurs des vainqueurs qu'elle a perdu peu à peu son histoire propre, puis son nom, puis sa langue, qui ne subsiste que dans les montagnes, les îles ou les déserts.

Il y a eu sans doute, pendant cette longue et confuse période, de glorieux épisodes, des conflits dramatiques et même quelques tentatives pour implanter sur le sol de la Tunisie la civilisation qui brillait à Bagdad et à Cordoue. Il faut renoncer à rendre l'Islam sommairement responsable des désordres qu'il n'a pas pu prévenir. Les historiens arabes ont été les premiers à déplorer les ravages de l'invasion hilalienne ; et si le tableau qu'ils tracent de la période précédente est probablement flatté, si, plus tard, ils s'étendent avec trop de complaisance sur le règne du kalife El-Mostancer, l'adversaire de saint Louis, il serait cependant puéril de nier l'éclat intermittent des dynasties musulmanes. Une forme de civilisation ne dure pas plus de

mille ans sans justifier sa durée par des bienfaits. A Kairouan, le bassin des Aglabites et la Grande Mosquée, à Mehdiâ, les vestiges de l'ancien port, un peu partout, les traditions encore vivaces des « Andalous » montrent les traces de cette prospérité

relative. D'ailleurs, il s'établit à la longue, entre le sol appauvri et l'habitant plus rare, un nouvel équilibre auquel correspond une certaine somme de bien-être.

Il serait intéressant de savoir quelles âmes ont vécu et quels



LA CUEILLETTE DES OLIVES

événements se sont déroulés derrière ces vieux murs qui semblent opposer au temps une sorte de résistance passive. On peut dire sans exagération que l'esprit de l'Islam sacrifie la patrie locale à la grande patrie religieuse, abolit les frontières et déracine les hommes. Il est édifiant, sans doute, de voir au ^{xiii}^e siècle un simple marabout, comme Ibn-Toumert, séduire par sa piété des populations entières, fonder la dynastie des Almohades, et léguer à son successeur un immense empire où la Tunisie figure bon gré mal gré. Mais ces dominations s'écroulent aussi facilement qu'elles s'élèvent. Tout ambitieux, se croyant inspiré, se proclamera mahdi. Nous aussi, nous avons vu surgir et tomber des mahdis.

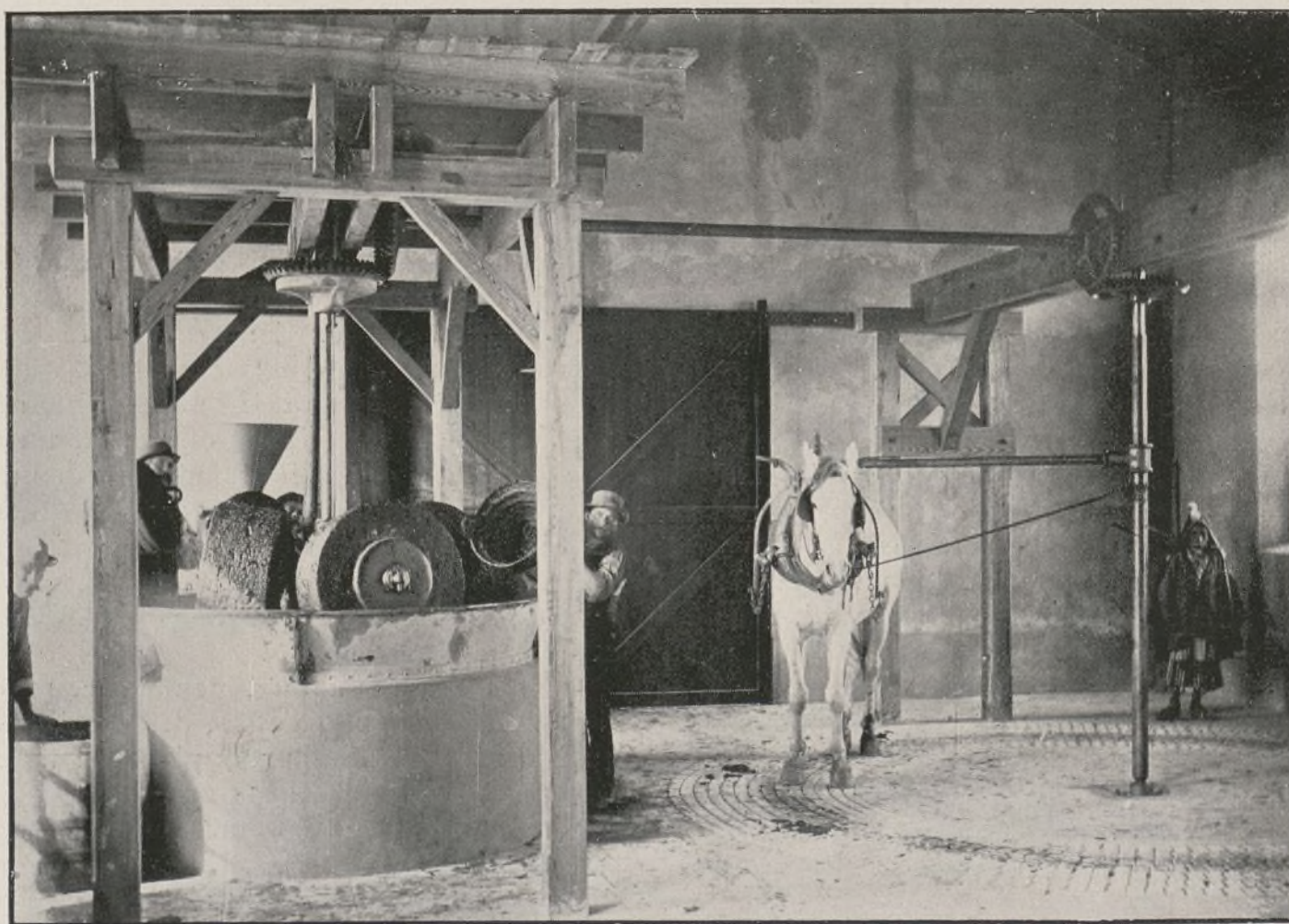
Nous avons pu mesurer la croissance soudaine et la faiblesse de ces agglomérations politiques pareilles aux oueds d'Afrique qui se gonflent en quelques heures et tarissent de même. Il en reste une légende, à moins que nos armes de précision ne la crèvent avant qu'elle ait le temps de se former. Tels furent la plupart de ces empires éphémères entre lesquels oscilla la Tunisie, toujours à la recherche d'un maître, le trouvant quelquefois dans une bourgade algérienne, comme Bougie ou Tlemcem, d'autres fois

forcée de prendre les ordres du Caire, de Bagdad ou de Cordoue, puis les recevant de Madrid ou de Constantinople.

Cependant, de tout ce passé, deux faits surnagent en Tunisie, deux faits d'une extrême importance pour l'avenir de la colonisation.

D'une part, à travers toutes les agitations du pays, la notion d'une autorité centrale a pu être obscurcie, elle n'a jamais été complètement effacée. Tantôt à Kairouan sous les Aglabites, tantôt à Mehdiâ avec les Fatémides, et plus tard à Tunis même à partir des Hafsides, il y a eu un pouvoir qui s'est fait reconnaître sur une grande partie du territoire; et s'il se servait d'instruments rudimentaires, si la perception des impôts à l'intérieur se faisait comme au Maroc, les armes à la main, du moins l'ancienne province romaine d'Afrique n'a-t-elle pas subi

cette dislocation complète qui devait nous rendre l'Algérie si difficile à conquérir et à gouverner. Sur la côte, des populations paisibles et façonnées à l'obéissance ont accepté de temps immémorial le joug que le hasard leur imposait. Était-ce un legs de l'antiquité? Toujours est-il qu'on trouve à toute époque, dans la population sédentaire de la Tunisie, l'idée qu'il peut y avoir un ordre établi et que cet ordre est respectable. Cette tradition si vague, si déformée qu'elle fût en passant de main en main, subsistait encore à la



MOULIN À HUILE EUROPÉEN

fin du ^{xvii}^e siècle. Elle permit à la dynastie husseinite, actuellement régnante, d'asseoir sur ce terrain mouvant un pouvoir régulier, et d'ébaucher une administration qui, à plusieurs

reprises, n'a manqué ni de lumières ni surtout de bonne volonté. Nous avons profité à notre tour de ces heureuses dispositions.

L'autre fait, bien différent, c'est l'adhésion entière, complète et définitive de la population indigène à l'Islam. Toutes ces races si mêlées, produits d'alluvions successives, berbères, arabes, maures, coulougis, descendants de spahis turcs ou d'esclaves chrétiens, postérité des « vrais croyants » ou des renégats que, pendant deux ou trois siècles, l'Europe a jetés sur cette

côte, tous, à l'exception de quelques milliers de juifs, sortis du même tronc biblique, mais entêtés dans leur croyance, tous se sont rangés sous l'étendard du Prophète; et tandis que l'ancienne population, de foi vacillante, acceptait sans trop de difficulté la religion du vainqueur, les Tunisiens d'aujourd'hui ne connaissent qu'un livre, le Coran, et qu'une véritable patrie, l'Islam. Insensé qui voudrait les en déloger! Aveugle qui fermerait les yeux aux conséquences! Pour la manière de penser, de sentir et de croire, ce simple fait met, entre nos protégés et



LES RUINES DE L'ANCIEN AQUEDUC D'HADRIEN

nous, cinq ou six cents ans d'intervalle en bien et en mal; car, si leur croyance les rend plus réfractaires à nos procédés scientifiques, il faut convenir qu'elle est une merveilleuse école de résignation, de foi simple, d'égalité, de fraternité. Même chez le nomade inculte, cette religion a de la grandeur; de sorte qu'après avoir maudit les ruines qu'elle a semées autour d'elle, on admire involontairement la philosophie tranquille du pâtre campé sur ces ruines. A cet immuable témoin de tant de révolutions, les disciples de Voltaire ne comprendront jamais rien. Mais il suffit de remonter le cours des âges pour rencontrer dans notre propre histoire, avec plus de rudesse et de virilité, le même mélange d'ignorance et de foi, de ruse et de naïveté. Il n'est pas impossible de trouver le chemin de ces cœurs, et de dégager, des enseignements élevés du Coran, un idéal de justice commun à toutes les nations. Le succès de notre œuvre dépend en grande partie de notre perspicacité à découvrir et à remuer ces mobiles éternels de l'âme humaine.

La présence de l'Islam à nos côtés, l'inscription du croissant et de l'étoile dans un angle des trois couleurs françaises

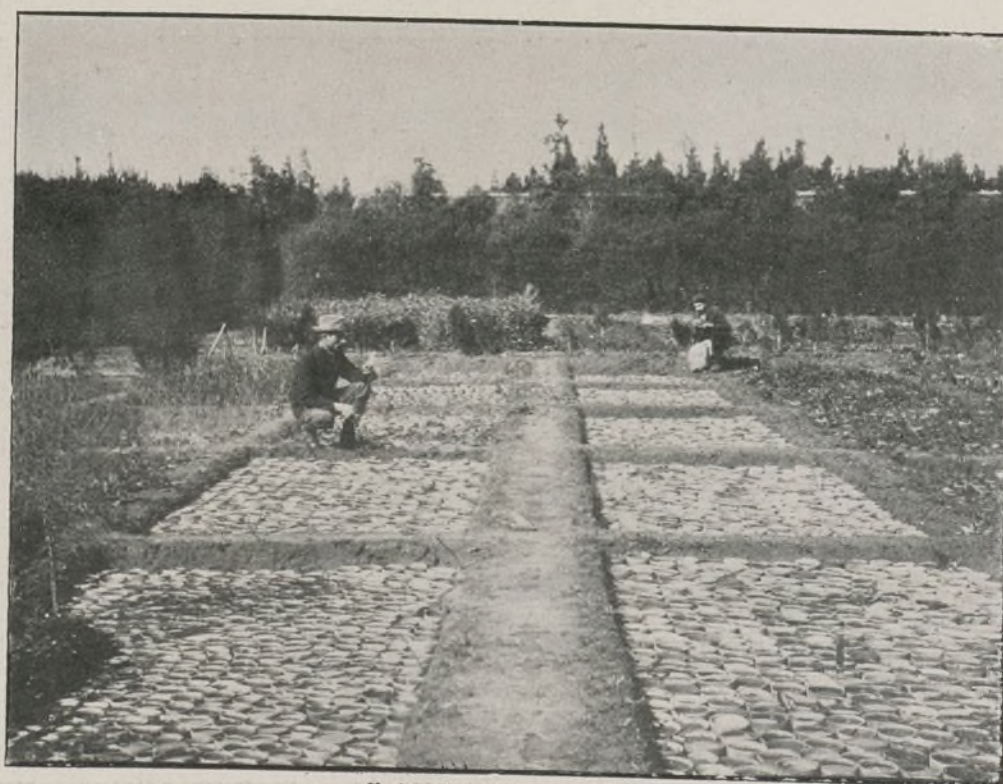
contient encore un enseignement politique. Puisqu'en effet la population dont nous avons pris la charge est un membre de la grande famille islamique, puisque les membres de cette famille, dont le centre est à La Mecque, restent profondément unis, notre position diffère essentiellement de celle des maîtres antiques qui n'avaient devant eux qu'une poussière de peuples et de croyances. Dès que nous mettons le pied sur le domaine musulman, le bruit de nos pas se répercute à des distances extraordinaires avec une rapidité fabuleuse. De Fez à Constantinople et de Tunis à Tombouctou, des millions d'yeux nous guettent, des millions d'oreilles reçoivent l'écho de notre parole, dans le silence des continents muets.

L'ancienne politique aux horizons courts, la politique d'assimilation et de conquête aurait voulu fermer ces yeux et boucher ces oreilles. Elle considérait l'Islam en bloc et redoutait par-dessus tout la conspiration du silence. Mais aujourd'hui l'horizon de la politique s'est singulièrement élargi. Au fond du continent noir et tout autour de la Babel asiatique, elle est aux prises avec des problèmes auprès desquels les entreprises



HORTICULTURE FRANÇAISE

brutales des croisés ou les combinaisons savantes de l'ancienne diplomatie n'étaient que des jeux d'enfants. Libre de préjugés, cette politique a renoncé depuis longtemps à l'esprit de croisade; mieux informée, elle commence à comprendre que l'Islam est une force et que cette force peut servir ou nuire, suivant qu'on l'a pour ou contre soi. Il ne lui déplait donc pas que ses



HORTICULTURE FRANÇAISE

actes soient observés et commentés, surtout en Tunisie, sur un terrain de prédilection où les consciences ni les intérêts n'ont été violents ni froissés; terrain d'entente pacifique, de collaboration féconde entre deux formes de civilisation, qui se sont heurtées longtemps faute de se bien connaître. Ce ne sera pas un médiocre honneur pour la France si elle peut

sceller, dans cet angle d'Afrique, l'alliance de l'Islam avec l'esprit moderne.

LA FRANCE

Telle est la première des conquêtes de la troisième République, celle qui décidera peut-être de l'avenir colonial de la

France. Partout ailleurs nous avons trouvé, dans la nature ou dans les hommes, des obstacles qui laissent la question indécise. L'expérience algérienne elle-même n'est pas concluante. Elle coûte trop cher, elle pèse d'un poids trop lourd sur la métropole, elle est trop artificielle. C'est de la colonisation à tour de bras. D'ailleurs, en Algérie, la terre à prendre est limitée.



FABRICATION DES TAPIS

La Tunisie ouvre ses portes toutes grandes, et ses belles vallées, si peu peuplées, si mollement ondulées, seront les cheminées d'appel par lesquelles un courant d'air vivifiant passera dans la population française. En sollicitant une émigration modérée, bien loin d'appauvrir le sang français, comme on l'a pré-

tendu, elles le stimuleront au contraire; car, dans le domaine de l'activité pacifique, les races donnent d'autant plus qu'on leur demande davantage.

Abordant à son tour une terre où tant de peuples se sont montrés créateurs, la France, cette petite-fille de Rome, sera-

t-elle inférieure à son illustre aïeule? Comparons les difficultés et les ressources à deux mille ans d'intervalle.

La France moderne a, sur ses devanciers, la supériorité de l'éducation scientifique. Elle a, sur terre et sur mer, la vapeur et l'électricité. Elle agit, dans l'ordre matériel, avec des vues d'ensemble et des engins puissants. Elle a déployé une activité merveilleuse, porté son effort sur les points essentiels, et réalisé, en quinze ans, plus de grands travaux publics que les anciens ne faisaient en un siècle. Elle calcule mieux ses forces. Elle est plus économe des deniers de l'Etat. Elle sait dresser un budget et s'y tenir. Elle connaît la puissance du crédit, et, bâtissant pour l'avenir, elle fait contribuer l'avenir aux charges du présent. Ce sont là les leviers du monde moderne.

En revanche, les anciens avaient d'autres avantages : ils avaient le travail des esclaves qui ne coûtait presque rien ; celui des populations vaincues, dont ils usaient sans ménagement. Ils ne connaissaient pas la terrible tyrannie du prix de revient, règle de prudence forcée, principe de moindre action, qui, mesurant trop nettement le coût d'une entreprise, aboutit quelquefois à l'immobilité ou se contente d'installations fragiles et provisoires. Les anciens travaillaient à fonds perdu : bon moyen pour accomplir des miracles, dans un pays où les miracles coûtent fort cher. Ces aqueducs énormes, ces barrages ventrus comme des citadelles font sourire un ingénieur de l'Ecole polytechnique. Il les abandonne à l'admiration des badauds. Tranquillement assis au pied des ruines, tirant son carnet de sa poche, il fait sa petite équation : étant donné X la valeur de l'eau à recevoir et Z le prix du travail accompli, X n'est pas égal à Z. Conclusion : effort disproportionné. C'est vrai, mais, en attendant, le barrage ne se fait pas et l'eau s'en va à la mer. De l'effort disproportionné, il restait quelque chose ; et de votre calcul, il ne reste qu'un chiffon de papier.

Le parallèle est encore plus frappant si l'on passe de l'Etat aux particuliers. Le colon romain n'avait pas les immenses débouchés modernes, la connaissance des marchés lointains, les communications rapides et faciles, les spéculations à grande envergure. Son horizon commercial ne s'étendait guère plus loin que le port d'Ostie. Un retour à la mère patrie lui semblait un voyage au long cours. En revanche, il était plus sédentaire, et, ne pouvant aller chercher Rome chez elle, il la transportait chez lui. Il ornait sa villa, et s'y plaisait. Ses mosaïques un peu grossières témoignent d'un effort touchant pour implanter ses pénates sur le sol d'Afrique. Là, se disait-il, est mon champ et ma vigne ; là je vivrai, je tâcherai d'être heureux. Moins renseigné sur la valeur des capitaux, il employait les siens en dépenses qui nous paraissent improductives, mais qui sont la sagesse même, s'il est vrai qu'il est bon de tremper son pain quotidien dans un peu d'illusion. Ce sage aurait dit à nos colons pressés, fiévreux, déjà américanisés : faut-il, pour vivre, perdre la joie de vivre,

...Propter vitam vivendi perdere causas?

Malheureusement, il faut être de son temps. Nous ne con-

naissions plus d'autres sirènes que celle du paquebot, et cette voix désagréable, mais persuasive, nous rappelle trois ou quatre fois par semaine que la métropole est à trente heures de mer. Le télégraphe nous transmet brutalement la mercuriale de Marseille et déprécie sans ménagement le prix de nos sueurs. Le bon Mercure, messenger des dieux et du commerce, y mettait jadis plus de façons, malgré ses ailes aux pieds. La prévoyance implacable, cette vertu de vieillard, est enseignée aux jeunes gens dans nos écoles de commerce. Elle suit partout le colon comme un ver rongeur qui lui gâte son fruit. Il vit sous les lois d'airain de l'économie politique, sous l'aiguillon continuel du doit et avoir.

Quatre murs et un toit pour son logement, le moins de jardin possible, parce que cela coûte cher : voilà ses débuts. Il est vrai que cette prévoyance le servira plus tard, en ménageant

ses capitaux. Ce qu'il a fait en quinze ans est déjà merveilleux. Cinquante ans après la prise de Carthage, Rome, certainement, n'avait rien de pareil à montrer. Souhaitons seulement que cet homme actif s'attache à son coin de terre et qu'il apprenne de ses devanciers l'art d'être bien chez soi. Puissent ses descendants, enrichis par ses veilles, prendre des bains dans des bassins de marbre, et se promener pieds nus, l'été, sur des pavés de mosaïque !

Ainsi, dans l'ordre matériel, les avantages des deux civilisations se balancent à peu près, et l'on peut dire que, si l'une était plus stable, l'autre est infiniment plus exacte, plus sûre d'elle-même et plus rapide.

Dans l'ordre moral, les Romains avaient le bonheur d'être peu encombrés de préjugés religieux. Nous n'avons pas cet avantage : si

nous sommes en général des gens de peu de foi, nous avons gardé, à l'égard des religions différentes, tous les préjugés des croyances que nous n'avons plus. La tradition chrétienne bien comprise nous servirait mieux que la philosophie d'estaminet, car nous avons devant nous des croyants pour lesquels un peuple sans Dieu est une énigme incompréhensible.

D'autre part, nous apportons dans nos relations quotidiennes avec les vaincus plus de justice que d'humanité, nous soulevons certainement moins de haine que les durs triomphateurs romains. Notre administration est plus probe, plus consciente de sa responsabilité, moins exposée à de coûteux tâtonnements. Enfin, si l'Islam présente un obstacle invincible à toute tentative d'assimilation, il se prête à des alliances dont la portée dépasse de beaucoup les frontières de la Tunisie ; en sorte que l'œuvre est plus difficile, mais plus intéressante et d'un dessein plus relevé. Là encore on peut dire qu'entre les anciens et nous, les avantages et les inconvénients se compensent. La rapidité et la précision font pencher la balance en notre faveur : le temps seul montrera si nous y joignons la persévérance.

Mais, quelque différente que soit la tâche, nous n'en sommes pas moins les héritiers directs des Romains ; et, neuf fois sur dix, nous n'avons qu'à les suivre, trop heureux si nous faisons seulement aussi bien qu'eux, seulement un peu plus vite.

Nous avons déjà emprunté aux anciens la pratique du pro-



JEUNE FEMME BERBÈRE.

tectorat. Pour l'organisation des forces militaires, pour la vie municipale, pour le choix des sites et des emplacements, pour les plantations, surtout pour le régime des eaux, ils ont encore beaucoup à nous apprendre.

Ils trouveront à qui parler. Les « Roumis » d'aujourd'hui

continuent les Romains d'autrefois; et l'instinct des tribus ne se trompe pas en nous désignant ici par le nom des chefs de la grande famille latine. Nous-mêmes, en suivant ces routes foulées jadis par les légions romaines, nous sommes tentés de nous découvrir devant les monuments de leurs travaux et de



LA GRANDE MOSQUÉE DE KAIROUAN

leur gloire; et la nation française qui a fondu tant de races diverses dans le moule du génie latin prend une conscience plus claire de ses destinées à l'aspect de ces ruines robustes qui satisfont son éternel besoin d'ordre, de force et de clarté.

Par une singulière fortune, sur le sol d'Afrique, rien ne s'interpose entre nous et ce passé qui semble d'hier, que l'on touche du doigt. Voici, par exemple, les restes de Sufetula, ses trois temples accolés, son arc de triomphe, son aqueduc, ses rues encore visibles: amas de pierres augustes dorées par le soleil, dernier tombeau de la civilisation romaine. Ce fut là qu'en 647,

fut vaincu et tué le patrice Grégoire, et ce jour mémorable marque la fin du règne de l'esprit latin sur la terre d'Afrique. Telles la tourmente arabe a laissé ces ruines, telles elles sont encore, à peine désagrégées par l'action lente des pluies et par les dégâts de quelques tribus voisines. Le silence s'est fait autour d'elles comme il s'est fait dans l'histoire. Mais lorsque, tout récemment, le résident général de France est venu camper sur ce débris, on peut dire que la chaîne des temps a été renouée. Pour la première fois depuis Grégoire, l'arc de triomphe découronné a vu passer un fonctionnaire dont la langue



ANCIENS PORTS DE CARTHAGE (Cliché Allert)

rappelait l'inscription brisée de son attique; et quand un feu de joie allumé par les indigènes fit tout à coup resplendir dans une lueur d'incendie le fronton des temples, l'ombre du patrice dut

tressaillir: ces nomades, fils dégénérés des grands démolisseurs d'autrefois, venaient, sans le savoir, de célébrer la revanche de Rome.

(Extrait de la « Revue des Deux Mondes ».)

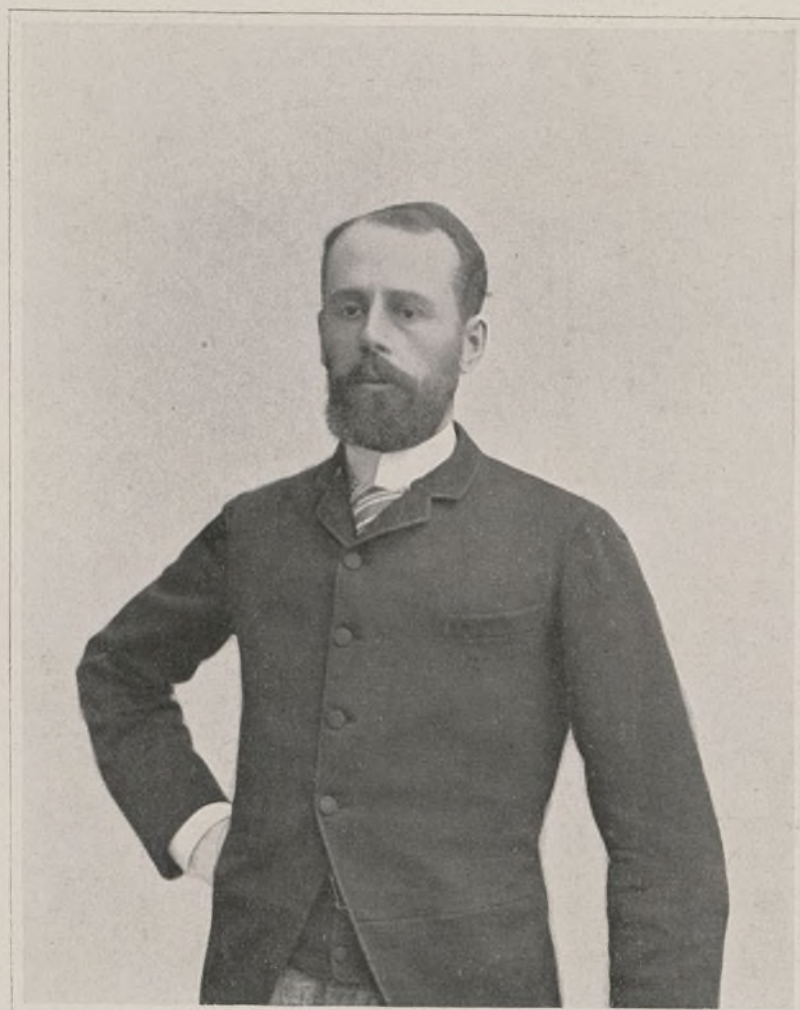
La Colonisation

Ce beau pays, cette contrée merveilleusement fertile et riche, ne devons-nous pas l'entourer de toute notre sollicitude? La Tunisie est la seule de nos récentes conquêtes qui soit située dans un climat salubre, et où le cultivateur français puisse former la souche d'une race vigoureuse de colons qui prennent possession du sol pour de longs siècles. Elle contient quatre à cinq millions d'hectares où les

pluies sont régulières. Les indigènes se sont presque tous groupés autour du littoral, de Bizerte à Zarzis; à l'intérieur vivent à peine trois à quatre cent mille habitants. La région septentrionale ne compte pas six habitants au kilomètre carré; elle est d'une salubrité exceptionnelle; chez les Français, l'excédent des naissances sur les décès y est déjà considérable, ce qui s'est produit en Algérie seulement trente ans après l'établissement



SIDI-ALI, BEY DE TUNIS

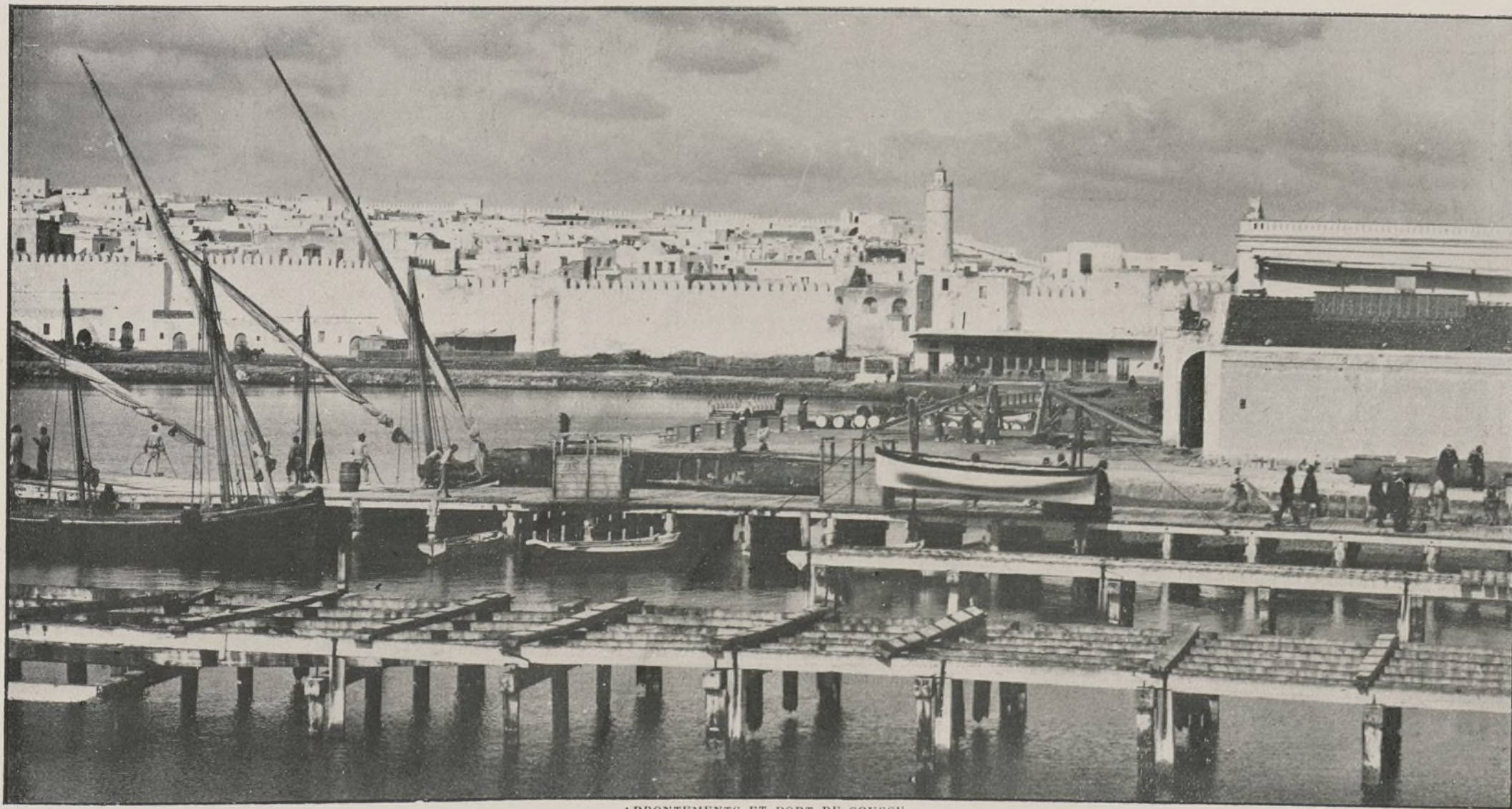


M. MILLET, RÉSIDENT GÉNÉRAL

des premiers colons. Il y a là l'étendue de sept à huit départements que nous pouvons peupler.

« Mais, alors que la population de la France diminue, comment pourrions-nous songer à peupler de nouveaux territoires? — La réponse est que notre race redevient prolifique au Canada, en Algérie, sitôt que changent les conditions du milieu. — On dit encore que nous avons les mœurs trop casa-

nières; mais, tous les ans, trois ou quatre cent mille Français quittent le sol natal, pour aller chercher des salaires plus élevés et une situation meilleure dans les départements les plus riches ou dans les grands centres. M. Turquan, qui a étudié avec précision ces mouvements de migration intérieure, a montré que sept millions de personnes habitent hors du département où elles sont nées. S'il est bien établi que le cultivateur français



APPOINTEMENTS ET PORT DE SOUSSE

trouvera en Tunisie une amélioration notable de son sort, des milliers de Français traverseront la Méditerranée pour venir s'installer auprès de nous.

« Le nouveau gouvernement tunisien, qui a eu pour tout héritage une dette de cent cinquante millions absorbant la moitié de ses revenus, paie aujourd'hui toutes ses dépenses ci-

viles, ses fonctionnaires de tout ordre, ses gendarmes et ses juges ; le budget français ne supporte que les frais d'entretien du corps d'occupation. Nous avons creusé quatre ports, construit cinq cents kilomètres de voies ferrées, en un mot, consacré aux travaux publics près de cent millions de francs sans jamais demander un sou à la métropole. C'est là une nouveauté dans notre histoire coloniale, et c'est la cause principale de la faveur

extraordinaire dont nous jouissons dans l'opinion publique. On n'aime guère ceux qui vous demandent toujours de l'argent.

« On a conservé l'ancien ordre de choses, et on s'est contenté de mettre à la tête des administrations des chefs de service français et d'établir une douzaine de fonctionnaires civils chargés de contrôler les autorités indigènes.

« La présence du bey a une signification considérable : elle



RESTAURATEUR INDIGÈNE A TUNIS

signifie respect de la religion, des lois, des mœurs et des usages de l'indigène. Tant que le bey sera sur le trône, nous ne pourrions prendre aucune mesure qui blesserait les musulmans ; nous serons protégés contre notre manie française de tout réformer sans tenir compte des conditions du milieu (1) ».

Avant l'établissement du Protectorat, on peut dire qu'il n'y

(1) M. Sturm. — Le peuplement français de la Tunisie, *Revue de Paris*, 15 novembre 1897.

avait pas en Tunisie de colonisation européenne. Sans doute il y avait dans les grands centres de la Régence et surtout à Tunis, un certain nombre d'Européens, et certaines de ces colonies remontaient parfois même assez haut dans l'histoire ; mais le commerce seul occupait l'activité de ces Européens. Le droit de possession leur était même refusé. Ce n'est en effet qu'en 1863 que les chrétiens obtinrent du bey de Tunis l'autorisation de posséder des propriétés immobilières et cette



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1898 by Jean Boussois, Manzi, Jougnot & Co.

CAVALIERS BERBÈRES

autorisation n'eut son plein effet que pour quelques immeubles urbains. L'intérieur du pays, la terre de culture et la colonisation proprement dite restaient fermés aux Européens. On ne connaît d'autres exceptions notables que celles ayant trait à l'acquisition de l'Oued Zerga et de l'Eufreta et à la concession de Sidi Tabet.

Mais des difficultés sans nombre rendaient la possession de ces vastes territoires bien précaire. Le régime de propriété était peu stable, le pays même parfois peu sûr, tout s'opposait à ce que la colonisation européenne puisse prendre son essor et rendre à ces plaines épuisées par l'incurie et la routine la fécondité qui jadis en avait fait le grenier de Rome.

Ces difficultés eurent même leur contre-coup au delà des limites des champs contestés, et les démêlés au sujet de l'Eufreta eurent à un moment l'importance d'un événement historique et tout intimement liés à l'histoire de l'occupation française. D'autres domaines s'étaient créés à l'Oued Zerga et à Sidi Tabet, qui ne prirent réellement leur développement que lorsque le calme et la sécurité se furent rétablis dans la Régence.

Il fallut deux ans environ pour obtenir ce résultat. Les événements de 1881 à 1883 avaient attiré l'attention du public sur la Tunisie. On prévoyait les débouchés nouveaux qui allaient s'offrir à notre activité, mais on restait encore sur l'expectative, on avait une certaine méfiance.

LES DOMAINES AGRICOLES

Les domaines agricoles, a dit M. Levasseur, dans une intéressante conférence faite à l'*Union coloniale*, possédés par les Français, diffèrent beaucoup par l'étendue comme par l'exploitation.

Il y a des domaines français de toute grandeur, depuis cent mille hectares

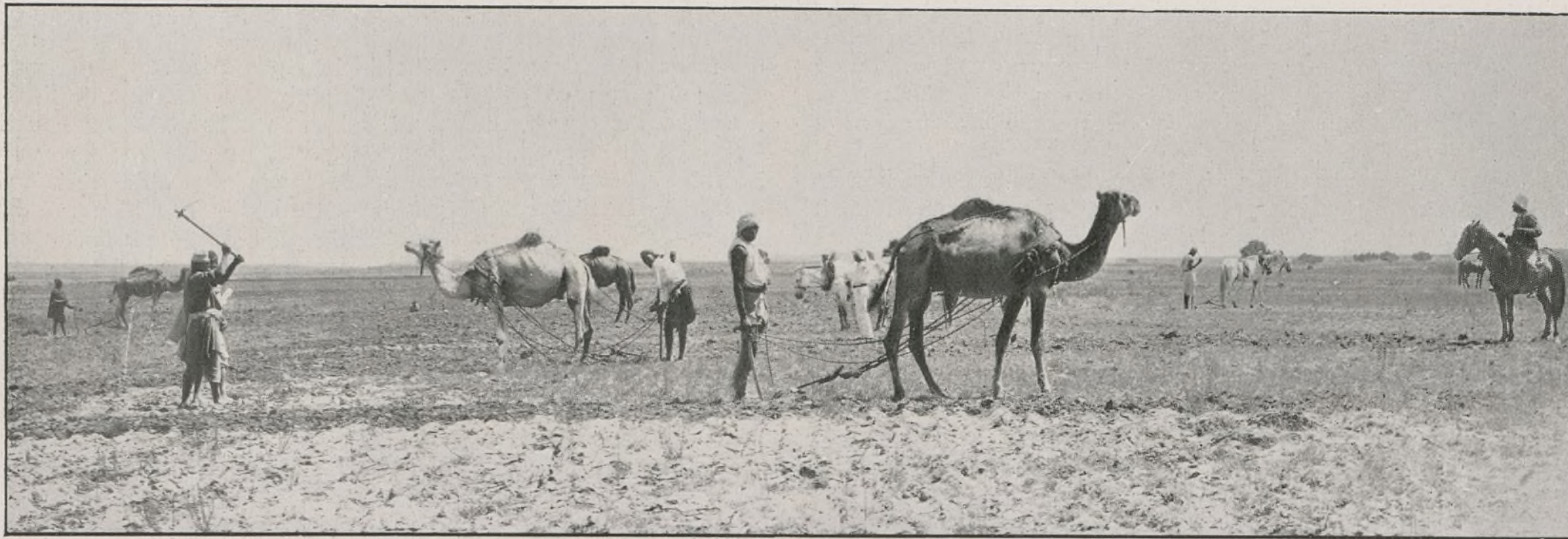
jusqu'à un hectare et moins. Le plus grand, l'Enfida, mesure environ 120,000 hectares, ce qui est la superficie en moyenne d'un arrondissement français; la Société franco-africaine, qui le possède, est en outre concessionnaire du domaine de Sidi Tabet, qui en mesure 4,540. L'Enfida, dont l'acquisition liée à l'histoire de l'occupation française, a eu un moment les proportions d'un événement politique, est aménagée d'une manière spéciale. L'exploitation n'est directe que sur 150 hectares de labour et sur un beau vignoble de plus de 300 hectares en huit plantations d'un seul tenant que j'ai vu labourer; 24,000 hectares sont affermés par *méchias* à des indigènes et à de petits colons, italiens ou français, pour le prix de 149,000 francs soit environ 6 francs l'hectare, en argent; le tenancier doit, en outre, deux journées de prestation (*mahouna*) par an qui sont employées par l'Administration sur son domaine direct, système qui rappelle celui des seigneurs féodaux. Des milliers d'hectares sont de vaines pâtures ouvertes à tous les troupeaux, sous condition d'une redevance (*acheba*) de 2 brebis pour 1,000 têtes.

Voici, toujours d'après M. Levasseur, quelques exemples d'exploitation.

« A une trentaine de kilomètres au sud-est de Tunis, le propriétaire d'un domaine de 3,000 hectares pratique, non sans succès, l'élevage; il voudrait en vendre la moitié et constituer un plus fort capital à appliquer à l'autre moitié. Le domaine de Ksar-Tyr, qui, ayant à peu près la même étendue, est situé à quarante-cinq kilomètres au sud-ouest de Tunis, présente près du tiers de sa superficie cultivée en céréales, en pâturages, en géraniums, en vignes dont le vin se vend 1 franc la bouteille à Tunis. Le domaine de M'rira de 1,700 hectares, n'offrait aux regards, il y a six ans, que des marais salants et de mauvais pacages hérissés de jujubiers; il possède aujourd'hui un vignoble de 105 hectares, une ferme, une orangerie et un millier de mérinos de la Crau. Le domaine de Klédia, de 1,500 hectares, est aménagé en céréales dans la partie basse, avec orangers et oliviers, et en pâturages sur les coteaux où paissent 250 bœufs et 700 brebis algériennes. A Bou-Rebia, domaine de 900 hectares, les propriétaires font du blé et surtout du fourrage pour nourrir leur troupeau de 600 moutons. Dans une grande propriété du Cap Bon, le pro-



L'OASIS DE MONASTIR (Cliché Albert)



LABOURAGE ARABE

priétaire, qui s'adonne presque exclusivement à l'élevage de la race bovine, laisse en pleine liberté, sans stabulation, un troupeau de 500 têtes et s'applaît du résultat ».

LA VIGNE

Il faut bien le dire, ce qui a donné l'élan à la colonisation, c'est la vigne, la vigne qui faisait jadis la fortune des colons algériens.

A cette époque, la vigne américaine était encore discutée; le vignoble français était loin d'être reconstitué tel qu'il l'est aujourd'hui, les colons algériens vendaient leurs vins entre 30 et 40 francs l'hectolitre. Il y avait en Algérie une fièvre de

plantation. Tout colon était sûr de trouver un large crédit dans les banques, s'il voulait créer un vignoble. C'est dans ces idées que les premiers colons sont venus en Tunisie.

En 1884, de nombreux et vastes domaines furent acquis par des capitaux français. Les achats s'élevèrent pendant cette année-là à un total de 40,000 hectares. Il est à remarquer que les premiers colons furent surtout des Lyonnais; ce sont leurs capitaux qui ont fécondé la plus grande partie de la belle région du Mornag et c'est à eux que l'on doit la création de ces superbes vignobles qui font l'orgueil de cette région.

La statistique publiée par la direction de l'Agriculture sur la situation viticole de la Tunisie en 1897 annonce que



MOUTONS BARBARINS



LA VACHERIE DU JARDIN D'ESSAI

300 hectares ont été plantés en vigne dans le courant de l'année.

Tout laissé espérer que la période qui commence sera caractérisée par une reprise d'autant plus sérieuse de la création de vignobles que, contrairement à ce qui a eu lieu au début, pour un certain nombre d'entre eux, les plus grands soins sont apportés à l'organisation de ces plantations.

Le recensement du vignoble tunisien effectué au 15 mars dernier a fait connaître que la surface totale des plantations s'élève à 8,269 hectares 14 ares 97 centiares, dont 6,602 hec-

tares 22 ares 98 centiares appartiennent aux colons et 1,666 hectares 81 ares 99 centiares aux indigènes.

Ces plantations, visitées par les soins du Syndicat des Viticulteurs, conformément à la loi du 29 janvier 1892, ont été, comme les années précédentes, reconnues indemnes du phylloxera.

Un deuxième recensement effectué au moment des vendanges, par application de la loi douanière du 19 juillet 1890, a indiqué que les vignobles en production représentaient une



MISE EN MEULES APRÈS LA MOISSON



LABOURAGE FRANÇAIS

surface totale de 7.666 hectares, dont 6.000 environ appartenant aux colons et 1.666 aux indigènes.

La récolte des vignobles appartenant aux colons peut être évaluée à 180.000 hectolitres de vin, dont 151.338 hectolitres ont été déclarés pour l'exportation, vérifiés par les commissions spéciales instituées par l'arrêté résidentiel en date du 13 octobre 1897.

« Le vin paraît généralement de bonne qualité; il supporte le voyage et se conserve facilement quand il a été bien fait; or, lorsque l'emploi des réfrigérants se sera répandu, il n'y aura plus de vins mal faits dans la Régence. Ajoutez à cela que la main-d'œuvre est à bas prix. Le vin peut donc s'obtenir à meilleur compte en Tunisie que dans la plupart des autres pays

viticoles — chaque fois que les vignobles sont placés dans des terrains favorables à une grande production.

« Le nord de la Régence surtout convient à la production du vin, et de gros rendements y peuvent être obtenus; les difficultés de vinification n'existent pour ainsi dire plus; voilà de grands avantages! Mais il en est un encore qui, à lui seul, surpasse tous les autres: *la Tunisie est le seul pays viticole qui soit indemne du phylloxera.* »

LES CÉRÉALES

Les principales céréales cultivées en Tunisie sont le blé, l'orge et l'avoine. Les blés sont surtout des blés durs dont une grande partie est expédiée à Marseille pour être transformée en



CHÈVRES MALTAISES

semoule. Les orges sont très employées dans l'alimentation des animaux, et la Tunisie produit, d'autre part, de fort belles orges de brasserie qui sont exportées en France, en Angleterre et en Belgique.

L'avoine est cultivée avec profit pour la nourriture des chevaux et pour l'exportation. Elle donne de gros rendements et sa paille est très appréciée pour l'alimentation du bétail, la récolte se faisant toujours dans de bonnes conditions. Il y a en Tunisie de grandes et de très grandes propriétés; elles sont situées en petit nombre dans le nord, où elles sont exploitées soit directement par le propriétaire, soit beaucoup plus souvent par des khammès ou par des fermiers; elles sont situées en plus grand nombre dans le centre et le sud, où l'insuffisance de la pluie,



TAUREAU TUNISIEN

restreignant les labours, fait prédominer le régime pastoral dans de vastes pâtures, verdoyantes l'hiver jusqu'en avril et arides l'été.

L'ÉLEVAGE

Résumons, d'après M. Levasseur les conditions dans lesquelles l'élevage peut être pratiqué en Tunisie.

« Pour faire du fumier, il faut avoir un nombre suffisant d'animaux et mettre le bétail en stabulation; pour avoir le bétail, il faut, au moins pendant la mauvaise saison, avoir de quoi le nourrir à l'étable: souci qui ne hante guère l'esprit des indigènes. Or, l'hiver, après les pluies, les friches, les pâturages, souvent même les chemins se couvrent d'une plantureuse végétation, l'herbe est drue et les orties des fossés montent à plus de



LE PERSONNEL INDIGÈNE D'UNE FERME

deux mètres; mais ensuite le soleil d'été et le sirocco brûlent et dessèchent tout, et d'août à décembre, la terre reste jaune et nue, poussiéreuse ou compacte suivant les sols. Le bétail souffre, et, quand la sécheresse se prolonge, il meurt. Afin de prévenir cette perte, l'indigène vend presque pour rien et s'appauvrit.

« Il y a de grandes améliorations à apporter à l'élevage et des profits à faire pour le colon qui le pratiquera avec intelligence et suite. Le cheval barbe, sobre et endurant, convient au climat; mais l'Arabe, qui aime son cheval et s'en fait aimer, ne sait pas le soigner. L'Européen le saura. La Direction de l'Agriculture a institué un *Stud-Book* de la race barbe et donne des primes à l'élevage. Les races bovines (page 79) les plus répandues en Tunisie sont, dans le nord, la race brune de Guelma, et dans le sud, la petite race de Djerba; elles donnent très peu de lait, mais elles sont aptes à s'engraisser. En leur construisant des abris contre la pluie et le soleil, en leur donnant du fourrage l'été, l'Européen peut en tirer un bon parti; déjà plusieurs colons ont réussi. Plusieurs aussi ont introduit avec quelque

succès des races européennes et obtenu un rendement supérieur en viande et bien supérieur en lait à celui des indigènes. Le climat ne s'y oppose pas; l'entente de l'élevage est tout.

« Le mouton barbarin à grosse queue (page 78) est, en Tunisie comme en Algérie, l'animal indigène; mais le développement de son appendice graisseux nuit au développement de sa chair, et sa viande est mal cotée à l'exportation. L'Administration et les colons font des efforts pour naturaliser des espèces meilleures: le mouton barbarin à queue fine, qui est importé d'Algérie, et le mouton mérinos de la Crau, qui paraît pouvoir s'acclimater directement ou par des croisements. Il y a des fermes qui possèdent aujourd'hui de beaux troupeaux de 500 têtes et plus de métis mérinos. Le jour où, à la laine grossière et très mêlée d'impuretés du mouton à grosse queue, on aura substitué dans les exploitations européennes des croisements de ce genre, l'élevage du mouton sera devenu une source importante de bénéfices dans un pays qui a de si vastes étendues de jachères et de pâtures sèches. La statistique ne compte que



LA PLAGE DE MAHEDIA

1,145,000 moutons en Tunisie; le territoire pourrait en nourrir bien davantage.

« La chèvre (page 79) est d'une grande utilité pour l'indigène: elle lui fournit son lait et son poil. L'Européen ne doit pas dédaigner l'élevage de cet animal, non plus que celui de la volaille qui réussit facilement, surtout pour les poulets, les oies et les pintades; celui du porc qui, hors des forêts de Kroumirie, est peu répandu jusqu'ici et ne peut convenir qu'à une exploitation agricole complète qui fournirait le lait en quantité suffisante. »

LES OASIS ET LES OLIVIERS

« Sid'Hammamet à Tébessa on tire à travers la Tunisie une ligne passant par le pied des plateaux, le pays qu'elle laisse au sud est constitué dans les plaines et dans les vallées par des terrains d'une composition uniforme. Sauf en quelques endroits rares et peu étendus, le sable y domine, la chaux y est en fortes proportions. Ce sol léger est fréquemment teinté de rouge par l'oxyde de fer; la potasse y est abondante comme dans la plupart des terres de la Tunisie.

« Cependant, à Sfax, par exemple, ce sol, en apparence stérile, se couvre d'une végétation vigoureuse et de fruits abondants, selon qu'on y sème des céréales dont les racines, ne dépassant pas la couche superficielle, s'étiolent dans les sécheresses ou qu'on y plante des arbres dont les racines s'enfoncent profondément en terre. Toutes les espèces fruitières qui se plaisent dans les climats secs réussissent dans ces jardins et réussiraient dans les autres parties du centre de la Tunisie, puisque le climat et le sol y sont semblables. L'olivier y est plus beau et plus productif qu'en aucun autre endroit de la Méditerranée; la vigne, l'amandier, le figuier, le pistachier, le caroubier, le grenadier, le prunier, le pêcher et l'abricotier, même le poirier et le pommier, y donnent, sans arrosage, en grande quantité des fruits très sains. Et la saveur est renommée parmi les Arabes. Et à quoi les Sfaxiens attribuent-ils cette qualité supérieure de leurs fruits? Justement à ce qu'ils sont des fruits de terre sèche, poussés avec le moins d'eau possible.

« Ces faits étant constatés, l'œuvre de réparation que l'Administration du Protectorat a entreprise dans la Régence se trouve, pour cette région, tracée aussi clairement que l'on peut le souhaiter. Il n'y a qu'à refaire ce que la colonisation romaine y avait fait. »

LES PALMIERS

« Le palmier vient immédiatement après l'olivier pour l'importance économique dans la production arboricole de la Tunisie. On exporte en moyenne pour 700,000 à 800,000 francs de dattes par an. Ce chiffre ne donne qu'une idée imparfaite du mouvement d'affaires auquel les dattes donnent lieu. La plupart se consomment en effet en Tunisie même. Les habitants des oasis (page 77) les échangent contre des céréales du nord.

« On estime à 1,350,000 environ le nombre des palmiers existant dans le sud de la Régence.

« Les variétés de dattes connues dans le sud de la Tunisie sont au nombre d'une centaine. Les indigènes les groupent en trois catégories: 1° celles qui se conservent; 2° celles dites Bacer, qui se mangent fraîches avant maturité complète; 3° celles dites R'tob, qui se mangent fraîches après maturité complète. La variété déglat-en-nour l'emporte de beaucoup en qualité sur toutes les autres parmi celles qui se conservent. Elle n'est cultivée qu'au Djerid, où elle a été importée de l'Oued-Rhir à une époque très récente. Il existe dans les quatre oasis environ 50,000 palmiers déglat; le gouvernement s'occupe d'introduire la variété au Nefzaoua, où elle n'a pas encore pénétré.

« La consommation de la datte ne cesse de se développer en Europe. La culture du palmier peut donc s'accroître sans risquer de manquer de débouchés. Le Gouvernement cherche à l'encourager de deux manières: en diminuant les taxes accablantes dont les beys avaient chargé les oasis; en augmentant, à l'aide de puits artésiens, les surfaces irrigables dans le Djerid et dans l'Arad. »

LES CULTURES MARAICHÈRES

« Les cultures maraichères présentent une certaine impor-

tance en Tunisie. Les cultivateurs indigènes les tiennent en grande estime.

« Dans l'intérieur même du pays, loin des centres, loin des marchés, partout où l'arrosage est possible, on voit d'assez grandes parcelles cultivées en légumes, tels que :

« Tomates, piments, melons, pastèques, concombres, courges, carottes, navets, oignons, etc.

« Dans le sud, dans les oasis, il est intéressant de remarquer que les dattiers sont plantés, massés au pourtour des jardins, dans une zone plus ou moins large, le centre restant libre; dans les grands jardins on a encore planté des dattiers en lignes irrégulières divisant la partie centrale en bandes néanmoins distinctes et assez larges, affectées à d'autres cultures. Dans ces clairières sciemment réservées, les Arabes cultivent un peu de blé, d'orge, de luzerne et surtout des légumes, les légumes que nous avons énumérés plus haut.

« Enfin, près des villes et surtout autour de Tunis, les cultures maraîchères occupent une grande place; elles portent sur et à peu près tous les légumes ordinaires.

« Pendant l'année 1894, la vente des légumes sur le marché de Tunis a été de 3,300,000 francs.

« Ajoutons, comme comparaison, que la vente des fruits ne s'est élevée qu'à 800,000 francs. »

IRRIGATION

DIVISION DU TERRAIN

« Dans les oasis et dans quelques autres endroits privilégiés, tels que la vallée du Bargou, Zaghouan, etc., on arrose à l'eau de source ou de rivière. Autour de Tunis, dans une certaine zone, on emploie l'eau d'égout. Mais c'est surtout l'eau de nombreux puits qui sert à l'irrigation des jardins maraîchers.

« Les indigènes de Tunisie emploient pour puiser cette eau un procédé aussi primitif qu'ingénieux. Ils se servent de grandes outres appelées « guerba », munies, au fond, d'un goulot en cuir plus souple. Chaque outre est soutenue par deux cordes s'attachant l'une à son ouverture supérieure, l'autre à l'extrémité de ce long goulot, lesquelles cordes passent sur deux poulies et sont tirées par un bœuf ou un cheval marchant sur un plan incliné. A la plupart des puits on place deux outres tirées par deux bœufs ou deux chevaux. Quand elles sont arrivées au-dessus de l'ouverture du puits, elles se vident sur un plan cimenté; de là l'eau se dirige vers le terrain à arroser.

« Ce qui frappe c'est d'abord l'abondance du débit, et ensuite l'habileté avec laquelle les Arabes font parvenir cette eau, quelquefois à de grandes distances, grâce à un tertre (tabia) qu'ils ont élevé et sur lequel ils creusent la rigole d'amenée, à pente très faible.

« Le système d'irrigation employé par les Arabes est très simple et très pratique dans ce pays: il mérite d'être imité. A quelques modifications de détail près, il a été adopté par les maraîchers européens; il ressemble beaucoup au système en usage dans le midi de la France, surtout à Marseille.

« Quelques jardiniers français, depuis longtemps établis en Tunisie, s'adonnent déjà à la culture des primeurs (page 74). Il est permis d'espérer que d'autres spécialistes, peut-être nombreux, viendront s'établir.

« C'est surtout aux environs de Tunis et des villes importantes de la Régence que cette culture peut être rémunératrice. Il convient pour cela de ne pas être trop éloigné d'une gare de chemin de fer. L'administration des biens habous livre actuellement à la colonisation, soit pour la prise à enzel, soit la location

à long terme (dix ans), 26 lots de terre couvrant une superficie de plus de 1,100 hectares et situés dans la banlieue de Beja. Tous ces lots sont à moins de trois kilomètres de la ville, ce qui permet d'y entreprendre avec certitude de succès la culture maraîchère. Certains acheteurs pourraient même habiter la ville et se rendre journellement à leurs terres. Or, Beja possède déjà



PORTEUSE D'EAU

plus de 4,000 habitants, est le siège d'une municipalité, d'un contrôle civil et d'une justice de paix, et il s'y trouve des écoles, un médecin, une brigade de gendarmerie, un bureau de poste et télégraphe, une église catholique. Beja n'est qu'à 120 kilomètres de Tunis en chemin de fer.

« Bien d'autres localités sont dans de semblables conditions. »

COMMENT DEVENIR PROPRIÉTAIRE

L'expérience coûteuse de l'Algérie a montré que le système des concessions gratuites était nuisible au développement de la

colonisation. L'agriculteur ne s'attache réellement au sol que lorsqu'il l'a choisi lui-même et acheté avec un argent représentant son travail, sa peine, ses économies.

Qu'il s'agisse de grands domaines, de vastes exploitations agricoles ou de petits lots de colonisation, l'administration actuelle se trouve bien d'avoir à établir ce principe de la vente remplaçant la cession gratuite du sol. Elle a pris d'ailleurs toutes les mesures nécessaires pour faciliter à tous, aux petits et aux grands colons, l'acquisition des terres disponibles. Ainsi, alors

que dans tant de pays l'entretien des prisonniers est une lourde charge, la Tunisie a su utiliser sa main-d'œuvre pénitentiaire aux premiers défrichements de lots de colonisation. Il est très beau d'acquiescer pour rien de grands domaines; cela devient moins beau quand on s'aperçoit des difficultés de la mise en valeur. Si, en Tunisie, les lots de colonisation se vendent à des prix variant de 40 à 200 francs l'hectare, ce premier débours est largement compensé par ce fait que la terre est prête. Les prisonniers du Bey l'ont mise en état. Rien n'est plus intéressant



LE « SUCHET » DANS LE CANAL DU PORT DE BIZERTE

que ce système des « camps de défricheurs » qui ouvrent la voie au colon.

Le colon qui vient s'installer en Tunisie aurait mauvaise grâce à se plaindre. Non seulement la terre lui est vendue en état, mais l'administration ne l'abandonne point quand elle lui a délivré son titre de propriété; elle ne cesse pas de le considérer comme un associé. Cela, je le sais, étant donnée la légende du fonctionnaire français toujours ennemi du colon français, paraîtra incroyable à beaucoup de nos lecteurs. Cela est cependant, M. René Millet a voulu que les fonctionnaires de la direction tunisienne de l'agriculture fussent toujours les guides, les conseillers et les auxiliaires dévoués du colon. Et ils le sont.

Après avoir vendu les terres à céréales, à vigne, à élevage de bétail, suivant ces conditions de paiement très acceptables : moitié au moment de la passation de l'acte, les deux autres quarts après la troisième et la quatrième année, sans intérêt, cette direction de l'agriculture demeure toujours à la disposition du colon, pour le choix des méthodes de culture, les fournitures de semence, les analyses de terres, de vins, etc., etc.; en un mot, pour tout ce qui peut assurer le succès d'une exploitation.

« En dehors des terrains mis à la disposition de la petite et moyenne colonisation et propres à la culture des céréales, et de l'élevage du bétail ainsi qu'à la culture de la vigne, il existe dans le sud de la Régence des terres domaniales qui sont vendues

aux colons pour y créer des plantations d'oliviers, caroubiers, amandiers : leur prix est de 10 francs l'hectare, payable moitié de suite, moitié quatre ans après avec faculté d'anticipation de paiement. L'achat de ces terrains est surtout conseillé aux colons qui possèdent des capitaux leur permettant d'attendre dix et quinze ans un revenu rémunérateur. C'est un placement de père de famille, mais un placement à longue échéance. Une brochure spéciale délivrée gratuitement par la Direction de l'Agriculture traite cette question.

« La Direction de l'Agriculture et du Commerce a dressé, en outre, une liste des propriétés particulières qui sont à vendre ou à louer; cette liste, qu'elle s'attache à tenir au courant de toutes les modifications, est mise à la disposition des émigrants.

« Une série de brochures ainsi que des numéros du Bulletin trimestriel où sont étudiées les principales questions intéressant plus spécialement l'agri-

culture tunisienne sont adressées gratuitement à tous ceux qui les demandent.

En Tunisie, grâce à la loi musulmane on peut devenir propriétaire d'un domaine sans l'acheter suivant la loi française du paiement complet en quatre années. Nous voulons parler de l'*enzel*. C'est une location à durée indéfinie. L'*enzeliste* devient propriétaire du fonds moyennant une rente annuelle fixe et perpétuelle. On comprend l'avantage du système pour peu que la rente d'*enzel* soit convenablement fixée et ne dépasse point



l'intérêt de la somme qui aurait été consacrée à l'acquisition au comptant. Le capital du colon n'est pas immobilisé et peut lui servir à l'exploitation du domaine ainsi acquis en enzel. Ajou-

tons que les biens tenus en enzel se transmettent avec la même facilité que les biens libres, la rente suit la terre en quelques mains qu'elle se trouve, et le nouvel acquéreur prend simple-



LA LEVÉE DES FILETS AUX PÊCHERIES DE BIZERTE

ment pour le paiement de l'enzel la place de son cédant vis-à-vis du crédit rentier.

Cette forme d'achat est surtout utilisée pour l'acquisition des biens *habous*, c'est-à-dire des biens de main-morte, qui sont très nombreux en Tunisie.

Ces quelques notes, bien qu'incomplètes, donnent le secret du succès de la colonisation tunisienne. Elle n'est pas officielle. Elle est le fruit de l'initiative individuelle secondée le plus possible par l'administration.

Et cela est tout à fait rationnel :

« Le colon vraiment digne de la réussite et capable de se l'assurer est celui qui ne compte que sur lui-même et ne demande à l'État que les choses qu'il a le droit d'en attendre, à savoir : la sécurité dans ses biens et dans sa personne; des impôts mesurés, équitablement répartis; un système douanier et un outillage économique favorisant l'écoulement de ses produits; les moyens de donner l'instruction à ses enfants et de suivre son culte. Le Gouvernement du Protectorat ne pratique donc pas de colonisation officielle; toutefois, désireux d'alléger dans une certaine mesure les charges des émigrants à ressources restreintes, il leur accorde des réductions de voyage et met à leur disposition des terres excellentes à des prix modérés; là se borne son intervention.

« La nécessité de posséder un capital s'impose donc à qui veut venir en Tunisie, et ce capital variera nécessairement suivant ce que l'on voudra entreprendre.

« Ce qu'il faut surtout à la Tunisie, pays essentiellement agricole, ce sont de véritables cultivateurs, depuis le simple paysan, habitué à tirer sa substance d'un fonds modeste, jus-

qu'au gros propriétaire fermier ou éleveur, habitué à pratiquer la culture en grand avec les machines les plus perfectionnées. »

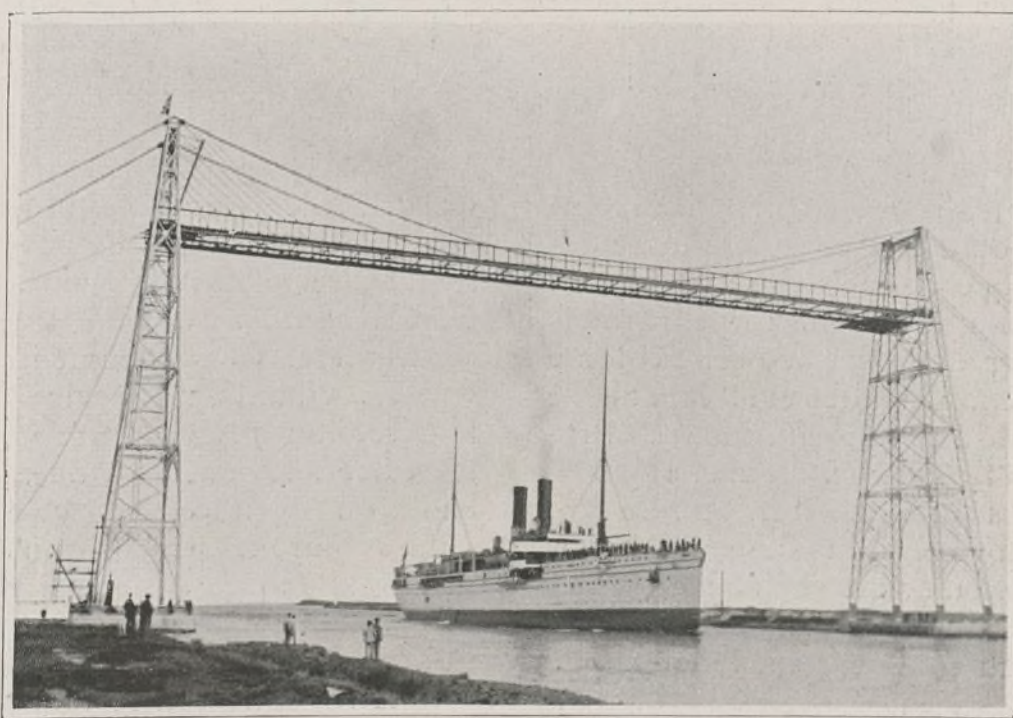
LES TRAVAUX PUBLICS — LES PORTS

Un publiciste écrivait récemment à son retour de Tunisie : « La supériorité des organismes vivants tient à la richesse de leur canalisation nerveuse et sanguine. La supériorité des pays chauds dépend de leurs voies de communication. A ce point de vue la nature s'est montrée bonne mère pour la Tunisie. Voyez-en les côtes : golfes et caps se succèdent avec une har-

monie qui permet de nombreux ports. Examinez le relief des terres : ici d'immenses plaines, là de belles vallées offrent partout de commodités plates-formes aux routes. Minerais et phosphates du sud et de l'ouest, olives et fruits du centre, vignes et blés du nord, par de faciles chemins peuvent être conduits dans les ports... »

Malgré toutes les facilités naturelles, avant l'établissement du protectorat, la Régence ne possédait qu'un outillage économique des plus modestes. Aujourd'hui, grâce aux efforts de l'administration, du personnel si dévoué des travaux publics, à l'initiative d'entrepreneurs éminents, les progrès de

l'outillage industriel moderne se sont affirmés sur cette terre si longtemps vouée au sommeil de l'islamisme; la Tunisie compte 16 ports ouverts, 46 phares et feux; 1,500 kilomètres de route, 107 ponts, et plus de 700 kilomètres de chemins de fer; quant aux pistes indigènes, elles ont été partout améliorées. Le résultat pratique de ces travaux? On peut le donner en montrant l'augmentation de la population et en citant le mouvement des ports tunisiens. Ce mouvement est de 3,800,000 tonnes de jauge,



LE PONT TRANSBORDEUR DE BIZERTE

sur lesquels 1,880,000 appartiennent au pavillon français. C'est un mouvement que d'un côté les phosphates de Gafsa, de l'autre la construction d'un arsenal au fond du lac-port de Bizerte, augmenteront considérablement.

Jadis les touristes qui allaient à Tunis voyaient le paquebot s'arrêter à la Goulette. Là, on prenait un petit chemin de fer, qui en contournant le lac, conduisait à la ville.

Aujourd'hui, le port est à Tunis même. C'est un bassin à quais, de 300 mètres de large sur 400 mètres de long, auquel les paquebots arrivent depuis la Goulette par un canal de 8 kilomètres creusé dans le lac à 6^m50 de profondeur sur 30 mètres de largeur au plafond.

Le port de Sfax inauguré en 1897 et celui de Sousse qu'on inaugurerait cette année ont été aussi l'objet de grands travaux.

Mais où l'effort de l'ingénieur a produit ses plus remarquables résultats, c'est incontestablement à Bizerte. MM. Hersent, Couvreur et Lesueur y furent chargés en 1889 de faire d'un vieux port barbaresque un port moderne. Là où voici dix ans n'arrivaient difficilement que les petits caboteurs, peuvent tenir aujourd'hui à l'aise les plus grands navires de toutes les flottes du monde. Bizerte peut abriter, ensemble, à l'aise, toutes les escadres d'Europe; car si les hommes ont dû travailler pour l'avantport et la passe c'est la nature qui s'était chargée de creuser pour arrière-port un lac immense, véritable mer intérieure.

Tous ceux qui ont vu Bizerte en sont revenus enthousiasmés.

C'est, en effet, non seulement une position stratégique et commerciale de premier ordre; mais c'est encore une des contrées où la nature semble s'être plu à réunir tous ses charmes, tous ses attraits. En même temps qu'elle creusait le lac pour en faire l'abri le plus vaste et le plus sûr, elle l'entourait de sites pittoresques, voulant que les hommes trouvassent à Bizerte le plaisir des yeux, qu'ils pussent y satisfaire à la fois leurs goûts

de touristes et leurs intérêts matériels, « Bizerte, c'est de l'eau, de l'air, de la lumière à foison », écrivait à la *Revue politique et littéraire* M. Léon Journault, député, qui visita la Tunisie en 1883, au lendemain de l'occupation. Il faisait suivre ces mots d'une description pittoresque de la vieille Bizerte, la Venise africaine.

Dans les plus récents travaux accomplis à Bizerte, il en est un véritablement curieux et que les nouvelles éditions des divers guides ne manqueront point de signaler avec détails. C'est le transbordeur qui vient d'être établi à l'entrée du canal maritime (page 83).

Les deux rives étaient autrefois reliées seulement par un bac à vapeur à deux hélices. Ce bac avait fait jusqu'à 174 voyages par jour et transbordé jusqu'à 6,882 piétons, 301 cavaliers, 1,637 bêtes de somme, 165 chameaux, etc., etc. La nuit le service était assuré par un canot qui ne passait que les piétons.

Aujourd'hui, c'est un pont à transbordeur, de 45 mètres de haut, qui assure le service; il est supporté par deux pylônes de 65 mètres de hauteur.

Le pont est assez élevé pour que les vapeurs et les plus grands voiliers puissent passer sous le tablier. Il a été inauguré par le plus vaste paquebot qui ait encore pénétré dans le lac de Bizerte, l'*Augusta-Victoria*, transatlantique allemand de la Compagnie hambourgeoise, qui promenait le mois dernier dans la Méditerranée des touristes américains.

Ces touristes, après avoir passé, pour débarquer, sous ce hardi tablier de fer, ultra-moderne, ont été conduits par leurs guides, une heure après, au vieux pont de Bab-Tunis, sur l'ancien chenal. Ils ont eu dans ce contraste toute la vision en raccourci de ces colonies françaises d'Afrique, l'Algérie et la Tunisie, où voisinent si étrangement deux civilisations qui demeurent malgré tout indépendantes l'une de l'autre.

CONCLUSION

On vient de lire tracée à grands traits une esquisse rapide de la Tunisie. Elle n'a pas la prétention d'être complète et de décrire la vie pittoresque et économique de ce pays renaissant en quelque sorte de ses cendres, après une longue torpeur, mais elle contribuera peut-être « à presser les progrès de cette colonie si digne de fixer l'attention de nos compatriotes et si capable de récompenser leurs efforts », comme le dit M. Lorin, dans sa « Promenade en Tunisie », publiée dans le *Tour du Monde*, 1896.

Par la lecture de ces notes on a pu se pénétrer du puissant intérêt qui s'attache à un pays où la diversité des sols, des situations, des climats, offre à l'observateur des sujets d'études les plus variés, en même temps qu'elle ouvre à l'homme d'action qu'il soit cultivateur, industriel ou commerçant, le champ le plus vaste et le plus fécond.

Le voyage est facile à partir du mois de mars 1898, des ser-

vices réguliers et rapides unissent la Tunisie et la métropole. En quelques heures, chacun peut acquérir par lui-même une expérience directe du pays que les livres ne remplacent pas. A Paris même, l'*Union coloniale française* (44, rue de Provence), vous renseignera, vous documentera, vous pilotera pour ce facile voyage. A Tunis, un service de renseignements bien organisé à la Direction d'Agriculture vous mettra sous les yeux les plans, les cartes, les analyses de taxe, tout ce qui peut éclairer votre choix ou répondre à vos questions. Le même service vous défendra contre les propositions fallacieuses des courtiers et agents marrons de toute sorte, qui pleuvent là-bas comme partout. En un mot, une administration libre, entreprenante, autonome, nullement paperassière et tutélaire dirigera vos premiers pas.

« Allez donc voir la Tunisie ! » C'est le meilleur conseil que nous pouvons vous donner.

